

Histoire : (Budo - Kendo – Karaté)

Réflexion sur le budo : Etude à partir du kendo (1989)



Il ne faut pas confondre l'art du sabre des samouraïs (ici l'école Katori Shinto Ryu qui remonte au XVe siècle) avec le kendo moderne.

La forme du budo dont nous héritons aujourd'hui est le fruit d'une très longue évolution, des samouraïs à Maître Kano. Jigoro Kano a constitué le judo à partir de son étude du jujutsu, qui est le prolongement et le complément de l'art du sabre des samouraïs. C'est en s'appuyant sur le modèle du judo que la définition de l'art du sabre a été renouvelée avec le terme kendo.

A partir de ce numéro, nous allons porter notre regard sur la première période de la formation du budo moderne au Japon. On parle souvent du budo mais qu'est-il précisément ? Cette question va s'éclairer par l'étude de la formation du kendo moderne.

L'art du sabre, le kendo, puis le budo.

Précisons d'abord qu'il ne faut pas confondre le kendo avec l'art de sabre des samouraïs. Le nom donné à l'art de sabre des samouraïs varie selon les périodes et les écoles : kenjutsu, gékiken, heiho, hyôho, bugeï, tôjutsu, etc. Le terme kendo commence à se généraliser au début du XXe siècle avec l'idée moderne du budo. Budo est aussi un terme moderne qui désigne la pratique des arts martiaux japonais dans son ensemble. On le confond souvent, à tort, avec le terme « bushido » qui désigne la morale des samouraïs (bushi) dans sa globalité, y compris, bien entendu, la pratique des arts martiaux. Le fondement matériel du « bushido » disparaît avec l'abolition des ordres féodaux au début de l'ère Meiji (1868-1912). Mais la manière de penser et d'agir propre à l'ordre des samouraïs ne s'efface pas tout de suite, même si le statut de samouraï n'est plus admis dans la nouvelle société. Le bushido va imprégner, petit à petit, en profondeur, la conscience des Japonais bien qu'il semble parfois, en surface, qu'il ait disparu. C'est au cours de cette transformation culturelle du Japon que le budo a été constitué. Le budo n'est donc pas une reprise directe de la pratique des samouraïs. C'est ainsi que le terme budo a été utilisé en premier à propos du judo et chacun sait que le judo a été formé par Jigoro Kano au cours des années 1880.

Ce qui confère sa qualité au budo, c'est d'abord l'esprit avec lequel on le pratique en recherchant la profondeur, puis la forme technique d'une discipline. Le karaté devient budo à partir du moment où il acquiert ces deux qualités déterminantes. Et on peut dire que l'état d'esprit du budo est en partie dans la continuité du bushido.

J. Kano a constitué le judo à partir de son étude du jujutsu qui est le prolongement et le complément de l'art de sabre des samouraïs. Dans le jujutsu des samouraïs, le sabre est

présent tant en esprit qu'en technique comme un centre nodal. C'est en ce sens qu'il convient de voir une relation entre le judo de J. Kano et la tradition de l'art du sabre. Dans les années 1880, tandis que les adeptes du sabre continuent leur art sans pouvoir lui donner une définition moderne, principalement à cause de la richesse de la tradition du sabre, J. Kano avance une conception moderne avec son judo. C'est en s'appuyant sur le modèle du judo que le sabre se redéfinit avec le terme kendo. Mais il faut noter que le fondement du judo provient de la tradition du sabre. Pourquoi la tradition du sabre a été si importante ? Cela pourra se comprendre par les exemples que je vais donner. Il convient de saisir avec quelle intensité les adeptes s'investissaient dans le sabre pour atteindre un niveau élevé.

Seïgan-tachigiri-géïko de Shunpu-kan

L'ensemble des adeptes de tout le Japon constituait une conscience globale du niveau de sabre qui faisait partie en même temps de la conscience générale du budo, même si ce terme ne s'appliquait pas à l'époque. Parmi les disciples de Yamaoka Tesshu (1836-88), ceux qui sont allés loin dans la voie ont effectué le « Seïgan-tachigirigéïko ». Le terme « seïgan » signifie qu'un disciple prête le serment de mener l'entraînement en se déterminant à mourir. Au dojo de Tesshu, « Shumpukan », il existe trois degrés dans l'application de « seïgan ».

Lorsqu'un élève prête le serment, Tesshu l'instruit de l'état d'esprit nécessaire à cette entreprise. Puis les cadres du dojo affichent son nom sur une plaque de bois blanc dans le dojo et il doit persévérer durant trois années sans manquer un seul jour d'entraînement. Cette épreuve se termine par ce qu'on appelle « tachigiri-géïko ». Il s'agit d'affronter, seul, en combat, des adversaires qui se succèdent à deux cents reprises, sans répit. On devient ensuite disciple de degré ordinaire.

Après avoir passé le premier degré du « seïgan », si un disciple persévère plusieurs années de suite, il peut tenter le deuxième degré. Il s'agit de mener deux cents combats par jour durant trois jours consécutifs, au total six cents combats. Lorsqu'il achève cette épreuve, il devient disciple de deuxième degré. Après encore plusieurs années d'entraînement assidu et différentes expériences, un disciple peut demander le troisième degré du « seïgan ». Il s'agit de faire deux cents combats par jour durant sept jours consécutifs, au total mille quatre cents combats. Celui qui achève ces épreuves reçoit le titre de « menkyo-kaïden » qui signifie dépositaire du savoir de l'école et maître autorisé à le transmettre.

Un exemple de « tachigiri »

« Le premier avril, à six heures du matin, mon épreuve a commencé... Mes adversaires, au nombre de dix, viennent l'un après l'autre, chacun combattant jusqu'à ce qu'il s'épuise. Lorsque l'un d'eux est épuisé, un autre le remplace, ils reviennent comme la roue d'un véhicule qui tourne sans cesse... J'étais bien en forme le premier jour et j'ai même mené les « kumiuchi » (corps à corps) avec violence. Ayant mis le men au matin, je ne l'ai pas retiré jusqu'à la fin. Lorsque les cordons se relâchaient, les autres venaient immédiatement les attacher pour ne pas me donner un instant de repos. Je me suis seulement reposé un court moment après le repas de midi... Lorsque j'ai eu terminé les deux cents combats, vers cinq heures et demi de l'après-midi, je me suis dit que je serais capable de répéter cette expérience durant sept jours. Mais mener durant plus de onze heures le combat par un long jour de printemps est une chose bien dure.

Parmi les disciples, un ancien nommé Murakami Masatada observait tous les combats. Il vint me dire, pendant que je me reposais à la maison, que la qualité des combats d'aujourd'hui n'était pas suffisante. « Le maître n'en est pas satisfait. Il vous faut

combattre bien plus fort demain. » Je lui promets de mener les combats bien plus vaillamment le lendemain. J'ai su après qu'il avait dit la même chose à tous mes adversaires... Le deuxième jour, j'ai également commencé à six heures du matin. Comme je l'avais promis à Murakami la veille, j'ai voulu écraser mes adversaires vaillamment, tantôt en les frappant et tantôt en les mettant au sol. Mais chacun des dix disciples revenait bien reposé, l'un suivant l'autre. Je ne pouvais dépendre que de mon unique shinaï : La sueur coulait sans que je puisse l'essuyer, j'ai commencé à ressentir une grande soif... L'heure du repas est arrivée, j'ai pu me reposer. Mais je n'ai pas pu manger, j'ai seulement gobé deux ou trois œufs.

Après le repos, j'ai recommencé les combats mais j'ai ressenti une lourde fatigue, je ne pouvais pas me mouvoir comme le matin. Je ne me suis pas laissé succomber et j'ai pu terminer les deux cents combats à la tombée du jour. Je ressentais déjà des douleurs dans tout le corps. Aux toilettes, je n'ai pas pu plier les jambes. Je suis retourné à mon domicile en supportant ces douleurs. Je me suis couché sans me soucier de ma santé puisque j'investissais ma vie. J'ai seulement songé à la manière d'affronter l'épreuve du lendemain. Le troisième jour, je me suis présenté au dojo en me donnant du courage. Mes adversaires avaient l'air de m'attendre depuis longtemps. Pendant que je me changeais sans prendre de retard, je me suis aperçu qu'ils chuchotaient à propos de mon état de souffrance. Ils sont venus l'un après l'autre violemment, sans se soucier de mon état, en s'encourageant mutuellement de la voix. Ils tentaient de me décourager tantôt en « taïatari » (coup du corps) tantôt en menant le combat en « kumiuchi » (corps à corps). Les douleurs et la souffrance étaient indescriptibles mais je me suis dit, puisque j'ai investi ma vie, je n'abandonnerai pas même si je meurs. Ce jour-là, en plus de dix disciples, les anciens du dojo faisaient partie de mes adversaires. Ils ont mené chacun cinq combats contre moi. A midi, on prit le repas. Je me contentais de me reposer sans pouvoir rien avaler. Puis les combats recommencèrent comme le matin. Ma fatigue était telle que ma conscience flottait. Perdant ma vaillance, j'ai mené les combats principalement en défense. Ma vue était presque voilée et j'avais presque perdu conscience. J'ai pensé : « C'est ici le lieu de ma mort ». C'était alors le tour d'un adepte qui était toujours méchant. Une grande colère s'éleva en moi et je me suis battu avec force, lui disant en moi-même : « Viens, je ne finirai pas sans écraser ton crâne ». Dans cet état, j'avais oublié mes douleurs car j'étais empli de la volonté d'écraser l'adversaire. Au moment où je voulais lui fendre la tête et levais mon shinaï en « daï jodan », en oubliant tout mon corps, maître a crié d'une voix forte pour m'arrêter. J'ai regretté énormément ce combat sans comprendre pourquoi le maître m'avait fait arrêter. J'ai suivi son ordre mais il était déjà cinq heures passées, je n'avais pas terminé mes deux cents combats de la journée. Je voulais continuer de combattre. Le maître m'a ordonné d'arrêter, j'ai suivi son ordre. En arrêtant, mon esprit s'est relâché, j'ai ressenti d'énormes douleurs partout et je ne pouvais rien faire. Après un court repos, je parvins à rentrer à mon domicile avec beaucoup d'efforts. Ce n'était pas comme la veille. Avec l'aide de ma femme, je parvins à m'étendre sur le lit. Je n'arrivais pas à dormir une seconde de la nuit.

Au matin du quatrième jour, je n'arrivais pas à faire un geste seul et je réussis à me relever, aidé de ma femme. Il me fut impossible de prendre le petit déjeuner. Je pensais seulement à la façon de parvenir à effectuer le combat d'aujourd'hui... Il pleuvait ce matin-là. Mais n'arrivant pas à tenir un parapluie, je me suis mis une couverture par-dessus la tête et je suis arrivé au dojo d'un pas mal assuré. Le maître m'attendait déjà et dit : « Comment vas-tu ? ». Je répondis calmement en dissimulant les douleurs qui traversaient tout mon corps : « Je vais continuer. ». Le maître dit alors : « Tu arrêtes. ». « Je ne pouvais qu'obéir à l'ordre du maître... ».

Tesshu avait jugé que Kagawa allait mourir s'il le laissait continuer.

Très peu de réussite en tachigiri

Parmi les disciples de Tesshu, quelques-uns seulement ont pu accomplir ces trois épreuves. Un disciple nommé Haségawa a failli accomplir le « tachigiri » de sept jours mais n'y est pas parvenu complètement et c'est seulement plus tard sur son lit de mort qu'il a reçu de Tesshu le « menkyo-kaïden ».

Dans les numéros précédents, j'ai mentionné Sazaburo Takano (1862-1950), un des rares disciples qui ont accompli les tachigiri. Forgé par le sabre de Tesshu, c'est un des maîtres qui ont marqué le kendo du début du XXe siècle. La phrase fameuse: « Ne gagne pas après avoir frappé, frappe après avoir gagné » est de lui. Il est éclairant de la rapprocher de la formule de Tesshu : « Le sabre n'existe pas en-dehors de l'esprit » (shin gai muto) qui me semble symboliser son art. A partir du prochain numéro, nous verrons comment les adeptes du kendo de la première génération ont pratiqué leur art.

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

La formation du kendo - 1 - la jeunesse de Sazaburo Takano (1989)

La formation du kendo : la jeunesse de Sazaburo Takano

Dans les six articles qui suivent, je présenterai l'histoire du budo moderne à ses débuts. Pour comprendre l'histoire du karaté, il faut connaître le terrain où il s'est développé et les influences qu'il a subies. Le kendo a été le modèle de référence dont se sont inspirées les autres formes de budo, y compris le karaté. Aussi commencerai-je par la vie de deux maîtres de kendo qui ont joué un rôle important dans la formation de kendo moderne. J'ai déjà relaté dans les articles précédents le combat modèle entre ces deux maîtres Takano Sazaburo et Naïto Takaharu.

La chronologie des années 1860-1880.

Lorsque commence cette histoire, en 1879, le kenjutsu - qui avait connu une période de grave crise de la modernisation du Japon dans les années 1870 - reprend. Les tournois de kenjutsu dédiés dans de nombreuses régions aux dieux des temples locaux redeviennent populaires dans tout le Japon. Beaucoup des maîtres d'arts martiaux, qui vont donner son visage au budo moderne, sont nés au cours des années 1860-1880 :

1860 : Naissance de Jigoro Kano.

1862 : Naissance de Sazaburo Takano et de Takaharu Naïto.

1866 : Naissance de Kentsu Yabu.

1868 : Naissance de Gichin Funakoshi.

1870 : Naissance de Choki Motobu.

1871 : Le royaume de Ryukyu déjà attaché au Japon, prend le titre de seigneurie de Ryukyu.

1875 : Le Japon oblige la seigneurie de Ryukyu à rompre avec la Chine.

1877 : Jigoro Kano s'initie au jujutsu.

1879 : Naissance de Ueshiba Morihei.

1879 : Okinawa devient un département, après l'abolition de la seigneurie de Ryukyu, la dernière du Japon.

1882 : Fondation de Kodokan-judo par Jigoro Kano.

1883 : Fondation du dojo Shumpukan par Tesshu Yamaoka.

1885 : Naissance de Chôshin Chibana.

Sazaburo Takano et Takaharu Naïto.

Tout jeune, S. Takano a été battu d'une façon humiliante par J. Okada qui lui a porté de terribles coups de shinaï à la gorge. Ce combat a marqué un tournant dans sa vie. C'était en 1879, lors d'un tournoi régional au temple de Yôunji (village de Kamimura, Kodamagun du département Saitama). S. Takano avait 17 ans et on le surnommait « Chichibu no kotengu » (petit dieu martial de Chichibu).

S. Takano raconte avec quelle joie il est parti pour ce tournoi, lorsque son grand-père le lui a proposé (le temple Chichibu est le lieu de naissance de Takano et le dojo de son grand-père s'y trouvait). Son adversaire était Jogoro Okada. Né le 9 juin 1849 à Anaka, Joshu avait étudié le sabre de l'école Araki-ryu (ou Mujinsaï-ryu) sous la direction de

Négishi Masurei, le maître de la seigneurie d' Anaka qui fondera plus tard l'école Négishi-ryu de l'art de shuri-ken. Il était ensuite venu à Edo pour étudier à l'école Hokushin-itto-ryu, dirigé à l'époque par Chiba Michisaburo, troisième fils de Shusaku Chiba. De retour à Anaka, à l'âge de 19 ans, Okada était devenu le principal assistant de M. Négishi. Lorsqu'il combattit contre S. Takano, il était âgé de 30 ans.

La technique favorite de S. Takano était de partir de la garde de jodan en tenant le shinaï d'une seule main (kataté-jôdan). Contre Okada, il prit cette garde avec un long shinaï de 4,5 shaku (1,35 m). Il ne s'excusa même pas de prendre cette garde supérieure contre Okada qui en fut piqué dans son orgueil. Voici le récit de S. Takano :

« J'ai pris la garde de kataté-jôdan en tenant le shinaï d'une seule main au-dessus de ma tête et frappé trois ou quatre coups. Mon adversaire, sans doute vexé parce que j'avais pris la garde de jôdan, ne se déclare jamais vaincu, même lorsque mes coups l'atteignent. Lorsque je frappe, il repousse mon shinaï et il lance un tsuki par-dessus le do (armure de protection de la poitrine et de ventre) faisant glisser sous la protection de la gorge son shinaï particulièrement aminci à la pointe. Regardez, c'est la cicatrice de la blessure que j'ai reçue lors de ce combat. Son attaque est très méchante. (Il montre sa cicatrice.) Okada était surnommé « Oni-Okada » (Okada le démon). Le sang coule de ma gorge et je tache mon hakama blanc. Je veux prendre ma revanche mais rien à faire, je manque de force. Chaque fois que je frappe sur ses protections, il ne tient pas compte de mes coups et s'acharne à transpercer ma gorge. Les spectateurs ont eu pitié de moi car je n'étais qu'un gamin. Un grand nombre de spectateurs se mettent debout en demandant qu'on sépare les combattants. Quant à moi, je tente de transpercer les yeux de l'adversaire avec mon shinaï car la pointe était déjà cassée et les lames de bambou, par chance, déliées. Mais les lames heurtent les grilles de protection avec un bruit sec, impossible de les enfoncer à l'intérieur du casque. On finit par nous séparer. »

« J'ai quitté le pays en confiant une lettre aux élèves de dojo pour informer ma famille de ma décision. Devant mon grand-père et ma mère, j'avais honte d'avoir perdu de cette façon déshonorante. J'ai écrit que je ne reviendrais que lorsque je serais capable de me venger, après avoir approfondi mon art. Ma mère et les autres voulaient me faire revenir mais mon grand-père s'y est opposé en disant : « Laissez-le faire, il est normal qu'un garçon qui pense devenir un homme de sabre ait une pareille détermination. » ».

Cette description est révélatrice de l'attitude et de l'esprit avec lequel on pratiquait le kenjutsu à la fin de XIXe siècle. Aussitôt arrivé à Tokyo, sans doute sur la réputation de son grand-père, Sakichiro-Mitsumasa Takano, adepte réputé de Nakanishi-ha Itto-ryu, S. Takano est reçu au dojo « Shusei-kan » que Tomonori Shibata vient d'ouvrir à Yotsuya. La même année, en 1879, la pratique de Geki-ken devient obligatoire pour les policiers et T. Shibata est nommé professeur de gekiken à la Préfecture de Police. Shibata était le 16ème successeur de l'école Kurama-ryu et avait fréquenté aussi l'école Onoha-Itto-ryu. Au cours de la discussion avec T. Shibata, S. Takano lui expose la raison de sa venue. Il dit : « Je veux recommencer mon entraînement pour pouvoir me venger. Quel est le dojo dont l'entraînement est le plus sévère à Tokyo ? » - « C'est le dojo de maître Yamaoka. ». En regardant l'armure qu'avait apportée S. Takano, dont le men et le koté étaient bien plus petits que les siens, T. Shibata dit : « Votre armure est trop petite pour être utile au dojo Yamaoka. Prenez-en une dans mon dojo. ». C'est ainsi que S. Takano se présenta au dojo de Yamaoka Tesshu en Avril 1879.

Le Dojo Shumpukan

Tesshu demeurait alors dans l'ancienne maison de vassal principal de la seigneurie de Kyushu (Wakayama). Voici comment un des disciples qui habitait chez lui, Kogura Tetsuju (qui se nommait alors Watanabé Isaburô) raconte la vie quotidienne de la maisonnée, dans « Yamaoka Sensei Shôden- Oré no Shishô » :

« Comme le maître se dédiait au gekiken, deux ou trois adeptes venaient chaque jour et ils s'entraînaient, saignant de partout, sur la terre battue devant le vestibule. Leur nombre augmentait chaque jour et bientôt ils furent quarante à cinquante. Le maître fit ôter les cloisons d'un bâtiment long (nagaya) et y a fit mettre du parquet pour en faire un dojo... »

A cette époque le terme kendo n'était pas encore en usage, on disait « gekiken » ou « kenjutsu ». Isaburo Watanabé (plus tard Kogura) fut accepté comme élève à demeure (uchideshi) le 31 décembre 1881 :

« A ce moment, au Shumpukan (il confond car Shumpukan n'était pas encore construit), en plus d'une dizaine d'élèves à demeure (uchideshi), 70 à 80 élèves venaient chaque jour s'entraîner. La vie de l'élève à demeure est bien différente de celle des élèves d'une école ordinaire.

On se lève tous les jours à quatre heures du matin. On se passe rapidement l'eau sur la figure, il faut balayer le jardin, puis passer les serpillières dans le grand dojo. Et l'entraînement commence avant le petit déjeuner.

Au premier bruit de shinaï, le maître se lève et, dès qu'il s'est rafraîchi le visage, vient au dojo pour entraîner chacun de ses élèves internes. On prend ensuite le petit déjeuner. Ÿtant le dernier arrivé, je devais terminer l'entraînement plus tôt pour préparer le repas de l'ensemble des élèves et servir le maître. Mais chacun desservait son couvert. La préparation n'était pas tellement difficile car on mangeait, avec le riz, une soupe à la base de haricots de soja et une salade ou un confit de radis.

Après le repas, on devait s'entraîner avec les élèves qui arrivaient de l'extérieur et je devais trouver le temps de faire les courses du déjeuner, désherber le jardin, préparer le bain, etc. ».

Cette vie a été celle de S. Takano pendant qu'il était élève de Tesshu.

Celui-ci fit construire dans le jardin, derrière sa maison, un dojo de 6,30 m de large et 14,40 m de long. Il l'inaugure le 20 Novembre 1883 et le nomme « Shumpukan » (maison du vent printanier). On considérait alors que c'était un grand dojo. Par rapport à la dimension d'un dojo d'aujourd'hui, ce grand dojo « Shumpukan » est plutôt petit, pourtant de nombreux élèves s'y entraînent. Pourquoi ? Parce que les formes d'entraînement et d'exécution technique étaient différentes alors. Au lieu de s'entraîner aux techniques à longue portée et à la rapidité que privilégie la tendance moderne du kendo, on s'y entraînait principalement avec l'idée de préparer le combat avec un sabre tranchant, le shinaï n'était qu'un intermédiaire. Le geste de pourfendre est sensiblement différent de celui de toucher avec le shinaï.

La vie de S. Takano à cette époque n'est pas connue avec précision. On pense cependant qu'il resta chez Tesshu d'avril 1879 à septembre 1884, donc qu'il est arrivé avant la construction du nouveau dojo. Selon un document publié par la commission culturelle de département de Saitama, Takano serait devenu disciple officiel de Tesshu et aurait achevé le « tachigiri » de 7 jours que j'ai déjà décrit.

Mais cette affirmation n'est pas prouvée et on ne la retrouve pas dans d'autres sources.

Tesshu ouvre la porte de son dojo à tous ceux qui cherchent à approfondir le sabre sans limitation d'école. Voici, sur ce point, la règle interne du « Shumpukan » :

- Le combat par défi avec les autres écoles (taryu-jiaï) se fera sans armure de protection avec un sabre en bois ;
- Les adeptes venus d'autres écoles qui désirent s'entraîner au combat en vue d'approfondir leur art pratiqueront avec des armures et avec un shinaï.

(septembre 1884)

On disait qu'une personne normale ne pouvait assumer l'entraînement du dojo de Tesshu plus d'une semaine. S. Takano persévère avec tant d'acharnement qu'au bout de deux mois, les autres disciples soupçonnent qu'il prépare une vengeance pour ses parents.

La dernière vengeance enregistrée au Japon a eu lieu à l'année suivante, 17 décembre 1880. Elle fut le fait d'un nommé Rokuro Usui, venu de Fukuoka, (Kyushu) à Tokyo et devenu élève de Tesshu en 1876. Après la vengeance, Tesshu fut convoqué par le tribunal qui le soupçonnait d'avoir encouragé cet acte de vengeance. Lorsque S. Takano est entré dans le dojo de Tesshu, cet événement n'avait pas eu lieu.

S. Takano raconte : *« Deux mois environs après mon arrivée, maître Yamaoka m'appelle : « Venez avec moi, je vous invite aujourd'hui à un bon repas. ». Le maître me dit en souriant : « Vous avez bien persévéré durant ce temps. ». Je réponds : « Je vous remercie. Je commence à ressentir que j'ai obtenu quelque puissance. ». Entre temps, le maître fait partir les autres élèves et je me trouve seul avec lui. Et il dit : « Il n'y a plus personne. Dites-moi ce que vous avez dans l'esprit sans rien cacher. En le sachant je pourrais peut-être vous être utile. Il y a bien des choses curieuses en vous. « Devant les paroles pleines de sympathie de maître, j'ai fini par lui dévoiler mon secret... ». Le maître dit : « J'ai compris. Mais cet homme nommé Okada n'est plus votre adversaire. Partez toute de suite pour vous venger. Si vous perdiez par hasard, revenez. ». « Sur ce, je suis parti immédiatement. ».*

La commission culturelle de Saitama s'éloigne du témoignage de S. Takano et donne une version moraliste de cette épisode : S. Takano devient élève de Tesshu en renonçant à l'esprit de vengeance.

Voici la suite de cette affaire selon un article de la revue Kendo-Nippon :

« S. Takano quitte Tokyo pour se rendre à Takasaki où se trouve le dojo de Okada. Un des disciples d'Okada le reçoit et dit :

« J'aimerais savoir le but de votre visite. »

« Vous pouvez facilement deviner le but de la visite car un adepte de kenjutsu rend à un autre. Je parlerai davantage lorsque je verrai votre maître en tête à tête. Veuillez lui annoncer ma visite. »

Ce visiteur ne semblait pas ordinaire. Le disciple de Okada court annoncer cette visite à son maître. Jogoro Okada vient le recevoir et dit :

« Je suis désolé de ce que je vous ai causé la dernière fois. Je regrette profondément. Mon regret est d'autant plus fort que j'ai appris que vous étiez entré dans le dojo de maître Yamaoka pour approfondir votre art. »

« Je n'ai pas besoin de la politesse. Je suis venu aujourd'hui pour vous demander de combattre avec moi. »

« Veuillez m'excuser de vous demander de retirer ce défi, car je pense que je ne pourrais plus vous faire face. »

Le dialogue continue sur le même ton et au bout du moment, la combativité de S. Takano tombe et il se retire sans combattre contre Okada. ».

Pour Okada, cela était certainement la solution la plus sage car S. Takano était déterminé, comme il le dit lui-même, à mourir s'il perdait une autre fois. Okada ne pouvait pas ne pas comprendre la détermination de ce jeune adepte.

Le 27 septembre 1884, le grand-père de S. Takano, Sakichiro-Mitsumasa Takano, meurt à l'âge de 82 ans. Avec permission de Tesshu, S. Takano, qui est âgé de 22 ans, rentre dans son pays natal pour diriger le dojo de son grand-père défunt.

Document d'archive écrit en **1989** par **Kenji Tokitsu** - publié dans Karaté-Bushido

La formation du kendo - 2 - Sazaburo Takano (1989)



Sazaburo Takano, une enfance dédiée à l'art du sabre.

Sazaburo Takano, qui étudiait le sabre auprès de Tesshu Yamaoka à Tokyo, a dû rentrer dans la province de Chichibu pour prendre la direction du dojo familial à la mort de son grand-père. Peu après son retour, en janvier 1885, il se marie. Il a alors 23 ans et, avec ce jeune maître qui enseigne aussi dans d'autres dojos de la région, le Takano Dojo reprend une nouvelle vitalité.

S. Takano, suivant l'habitude de son grand-père, dirige un entraînement chaque matin de 4h00 à 6h00. Après l'entraînement, il se sèche auprès d'un puit du temple et se rince la bouche. La lumière matinale commence à percer entre les grands arbres et lorsque le soleil monte au-dessus de l'horizon, il ouvre la bouche la plus grande possible pour « avaler » le soleil. Depuis qu'il a trois ans, son grand-père lui a appris à « avaler le Dieu Soleil ». Il s'agit de respirer profondément avec la sensation d'avalier d'une seule gorgée la lumière circulaire du soleil du matin. S. Takano reste fidèle à cet enseignement qui constitue un excellent exercice de respiration.

La naissance de l'héritier d'un dojo de kenjutsu.

Sakichiro-Mitsumasa Takano, adepte de l'école Ono-ha Itto-ryu, avait, disait-on, un caractère « brûlant ». Son fils Yoshisaburo étudie le sabre sous sa direction et atteint la capacité technique d'un maître du sabre correct. Cependant, au contraire de son père, il manque de force du caractère, c'est un bushi incliné plus à la réflexion qu'au combat.

Mitsumasa lui dit un jour : « Jusqu'à présent, je m'inquiétais lorsque je t'entraînais au sabre, en me demandant si tu serais capable de me succéder, si tu pourrais accomplir mes fonctions auprès du Seigneur. Mais mon esprit est tranquille, je sais que tu peux assumer ton rôle de vassal. ».

Yoshisaburo fait montre de talent dans les affaires économiques de la seigneurie et durant la période de troubles de la fin de l'ère Edo (Bakumatsu), il sait assurer la sécurité matérielle de sa famille.

Yoshisaburo épouse une jeune femme nommée « Keï ». Celle-ci a, pendant son adolescence, été choisie pour servir au palais du Shogun où elle a reçue une éducation très soignée la préparant à devenir une parfaite épouse de bushi. Il ne s'agit pas seulement d'une façon de se comporter, de parler, mais plus profondément d'une attitude vis-à-vis de la vie et la mort. Par exemple, une femme de bushi doit garder, prêts à servir, au fond de son armoire, des vêtements blancs pour son mari et pour elle-même. Ces vêtements sont ceux de la mort car un bushi doit être prêt à tout moment à mourir dignement, conformément à son rang.

Lorsque sa belle-fille Keï attend un enfant, Mitsumasa se réjouit. Chaque jour, au moment de son entraînement de kenjutsu, il la fait assoir à la place du maître, surélevée, afin qu'elle puisse regarder le déroulement de l'entraînement des adeptes. A cette époque, des adeptes de différentes écoles, attirés par la réputation du dojo de Takano Mitsumasa, venaient y séjourner pour plusieurs semaines. M. Takano pensait que si sa belle fille se familiarisait avec le kenjutsu pendant sa grossesse, cela aurait une influence sur l'art de son petit-fils, car il était certain que ce serait un fils. Mais pour Keï, élevée avec la morale et le sens de la pudeur d'une femme de bushi, à une époque où une femme enceinte ne se montrait pas en public, c'était une épreuve pénible de s'exposer devant des hommes avec son ventre de plus en plus gros. Elle disait plus tard :

« Je n'ai jamais éprouvé un sentiment de honte aussi fort que ces jours-là. »

Et le soir venu, Keï devait écouter les récits de Mitsumasa sur l'histoire des héros et des grandes adeptes du sabre. Il disait qu'il s'agissait de l'éducation du foetus.

L'enfant tant attendu naît le 13 juin 1862. C'est un garçon que l'on nomme Sazaburo. Pour célébrer la naissance de son petit fils, en qui il espère former son successeur, Mitsumasa fait venir un célèbre maître forgeron expert dans la fabrication des sabres et fait construire un atelier et un four pour forger une paire de sabres. Plus tard, quand S. Takano est devenu un des plus grand adeptes du kendo, quelqu'un lui demande à quel âge il a commencé la pratique du sabre, il répond : « J'ai commencé dans le ventre de ma mère. ». La réponse était fondée.

Le petit-fils, disciple de son grand-père.

Tout bébé, Keï porte son fils au dojo et, comme elle l'avait fait avant d'accoucher, passe des heures à assister aux entraînements afin d'imprégner l'enfant de l'atmosphère de l'entraînement et l'habituer au bruit des shinaï. Dès qu'il commence à marcher, son grand père lui fabrique un sabre avec un bois léger. Avec une patience énorme, il tente d'apprendre à son petit fils les kata de l'école Onoha-Itto-ryu. Quand il grandit un peu plus, son grand-père a réussi à le conditionner avec des gâteaux. Si le petit fils lui demande : « Grand-père, donnez-moi un gâteau. ».

Le grand-père répond : « Fais alors un entraînement au kata. ».

Il finit par comprendre que s'il dit à son grand père : « Donnez-moi une leçon du kata », il reçoit un gâteau. Il demande alors une leçon du kata plusieurs fois dans une même journée.

En 1866, lorsque S. Takano a 4 ans, le Seigneur Matsudaïra Tadanobu vient à Chichibu pour une inspection. A cette occasion, un tournoi du kenjutsu est organisé au temple Chichibu. Devant le Seigneur, Mitsumasa exécute, avec son petit-fils, le kata de l'école Onoha-Itto-ryu qui est composé de 56 techniques différentes. Le petit Sazaburo accomplit son rôle de partenaire et reçoit un prix et un éloge du seigneur. Il va de soi que la joie de son grand-père est immense.

Mais Mitsumasa ne chérit pas simplement son petit-fils pour en faire son successeur, il lui impose un entraînement exceptionnel. On dit dans la tradition du sabre : « Celui qui s'entraîne au dojo en habitant à la maison peut difficilement atteindre le niveau de mokuoku. ». Le niveau de mokuoku est celui qui précède le menkyo par lequel un adepte est habilité à transmettre l'ensemble du savoir d'une école. Cette phrase signifie donc que si on n'entre pas dans une école comme un élève interne, on ne pourra pas avancer bien loin. En effet, dans les arts traditionnels japonais, existe une distinction entre « uchideshi » (élève à demeure) et « sotodeshi » (élève externe). Un élève à demeure doit vivre dans la famille du maître en travaillant comme un domestique. Il doit capter l'ensemble de l'art du maître en-dehors de l'entraînement ordinaire du dojo.

L'essentiel du savoir de l'école est communiqué comme un liquide que l'on recevrait goutte à goutte, de façon continue, au lieu d'en prendre de temps en temps de larges rasades. On considérait l'expérience de « uchideshi » indispensable à cette infiltration d'un savoir qui est en même temps un art de vivre. C'est ainsi que, chez Mitsumasa Takano, vivent plusieurs « uchideshi » qui subissent des épreuves bien plus dures que les élèves qui vivent dans leur famille. Mitsumasa impose encore davantage d'épreuves à son petit-fils.

L'invention des méthodes d'entraînement.

Le premier entraînement de la journée est celui de 4h00 à 6h00 du matin, hiver comme été. C'est après cet entraînement que Mitsumasa fait avaler le soleil qui commence à monter. Il invente des formes d'entraînement particulières pour son petit-fils. Dans le dojo de 5,40 mètres sur 9, Mitsumasa verse une mesure de 36 litres de haricots durs. Sazaburo met une paire de chaussures de paille et doit s'entraîner là-dessus. S'il s'élançait, il tombe et s'il ne s'élançait pas, son shinaï n'atteint pas son grand-père. Dès qu'il hésite, le shinaï du grand-père le frappe sans pitié. Il frappe, fait tomber, projette au sol, c'est une preuve de son amour pour son petit-fils.

S. Takano dira bien plus tard :

« Cette entraînement-là m'a aidé à développer le sens de l'équilibre. Grâce à cet entraînement, je ne tombe jamais, même si je suis en gheta (socque à semelle de bois) sur de la glace. ». En effet, S. Takano était célèbre pour son équilibre et ses déplacements, qui restent remarquables, même lorsqu'il atteignit l'âge de 80 ans.

En décembre 1988, j'ai eu l'occasion de rencontrer maître Saburo Imai, 8ème dan de kendo, alors âgé de 64 ans. Il avait reçu l'enseignement de S. Takano quand celui-ci avait près de 80 ans. Je retiens en particulier cette phrase : « Pour nous apprendre les déplacements, maître Takano nous disait de poser les pieds à chaque pas comme si ils reposaient sur un ballon. Si nous nous appuyons sur un pied plus que sur l'autre, nous ne pouvons pas tenir en équilibre sur un ballon, n'est-ce pas ? », m'a-t-il dit en évoquant l'équilibre sur les haricots auquel S. Takano s'était exercé dans sa jeunesse.

Un jour au moment de l'entraînement, Mitsumasa lance à son petit-fils un bandeau noir et dit : « Bandes-toi les yeux. ».

Sazaburo se couvre les yeux avec ce bandeau et met le casque de protection. Il ne voit plus rien. Son grand-père lui dit : « Tourne-toi ! ».

Il obéit ; il a perdu ses repères d'orientation. C'est à ce moment qu'il entend la voix : « Viens donc ! ».

Il prend la garde en direction de cette voix, mais impossible de saisir l'état de l'adversaire. Sazaburo tente de capter le moindre trouble de l'air comme signe de présence et ferme les yeux sous le bandeau en se disant : « De toute façon, je ne vois rien. ». C'est alors que Mitsumasa touche la pointe de son shinaï avec le sien. Il s'élançait et frappe, mais son shinaï pourfend seulement l'air. Mitsumasa tourne autour de Sazaburo sans faire de bruit et tape sur le sol. Sazaburo frappe vers le bruit et encore dans le vide. Cette forme d'entraînement aiguise remarquablement sa perception. Bien qu'il n'arrive pas à marquer à coup sûr, il arrive à se diriger vers l'adversaire en distinguant les moindres signes, bruits du sol et de respiration, mouvement de l'air et autres.

Un jour Mitsumasa se met lui aussi un bandeau sur les yeux pour combattre avec Sazaburo. Ils cherchent, tous deux, le plus petit signe de présence de leur adversaire. Sazaburo recule et se met dos contre le mur du dojo. Mitsumasa suit le léger bruit du déplacement en prenant la garde de gedan, tandis que Sazaburo pointe son shinaï en

chudan et attend le mouvement de son adversaire. Tous deux restent un moment immobiles. Lorsque Mitsumasa finit par faire un premier mouvement en avant, Sazaburo s'élançe avec un kiaï et frappe le men (tête) de son grand-père. Il avait, ce jour-là, 15 ans.

Mitsumasa invente encore d'autres entraînements pour Sazaburo. Il le conduit au bord d'une rivière, lui attache les deux jambes avec une ficelle et le fait combattre ainsi. Une autre fois, en hiver, il amène à la rivière Sazaburo et quelques uns de ses « uchideshi ». Il leur dit de se baigner tout habillés dans l'eau glacée, puis les fait s'entraîner jusqu'à ce que la chaleur que dégagent leur corps sèche à peu près leurs habits.

Un garçon de 17 ans, formé de cette manière, ne peut qu'avoir confiance en lui et aussi faire monte d'un certain orgueil. C'est ce qui s'écroule lorsqu'il est battu d'une façon déshonorante par Okada. Nous connaissons déjà la suite. Revenons à la vie de S. Takano après son retour au dojo où il succède à son grand-père.

Le rival.

C'est à cette époque que celui qui sera toute sa vie son rival dans la voie du sabre prend place de son esprit.

Le Takano Dojo fait partie du courant Nakanishi de l'école Itto-ryu, il a pour concurrent le Henmi Dojo, situé à 12 km de Chichibu. Ce dojo est le centre de l'école Kôgen-itto-ryu qui, avec 8 autres dojos, compte 3.000 élèves. De nombreux adeptes de toutes les provinces le fréquentent, attirés par sa réputation. Le maître principal en est le sixième successeur, Aïsaku Henmi.

S. Takano entend raconter un événement qui vient de se produire au Henmi Dojo. Quelques jours auparavant, A. Henmi reçoit un jeune adepte de « musha-shugyo » qui sollicite un entraînement. Il est reçu selon la coutume de ce dojo. Sitôt qu'il finit de saluer le maître, il revêt une armure et se place au centre du dojo. Tous les élèves du dojo lui font face successivement en combat de ji-geiko. La politesse envers un adepte de « musha-shugyo » est de l'entraîner à tel point qu'il ne puisse partir du dojo qu'à quatre pattes. Ainsi l'honneur du dojo est protégé et l'adepte peut bénéficier de l'apport du dojo étranger. C'est pourquoi le voyage de « musha-shugyo » demande une grande capacité et détermination. Généralement, au bout de trois ou quatre heures, l'adepte reçu de cette façon annonce qu'il a atteint sa limite ou tombe à terre. Le jeune adepte, lui, continue durant sept heures sans ôter son armure. Tous les élèves du Henmi Dojo pensaient le faire tomber comme les autres, leur attitude se transforme en respect envers ce jeune adepte exceptionnel. A la fin, A. Henmi demande modestement à ce garçon de s'entraîner avec lui.

Après sept heures d'épreuve exceptionnelle, ce jeune homme mange de bon appétit le repas offert par le dojo. Avant de partir, il aide au travail de la maison pour remercier de l'accueil. Sa force physique n'était donc pas épuisée après cet exploit. Ce jeune homme est habillé pauvrement, car il voyage en dormant sous les étoiles ou sous le toit d'un temple, n'ayant souvent pour repas que des légumes crus donnés par les paysans. Il approfondit la voie du sabre en visitant les dojos célèbres. C'est cela le « musha-shugyo ».

S. Takano demande son nom. On répond : « Il s'appelle Takaharu Naïto. ».

Ce nom se grave fortement dans l'esprit de S. Takano et l'image de cet homme surgit de temps à autres comme une critique à l'égard de sa vie de maître du sabre en province. « Pendant que je vis en avançant dans le sabre dans des conditions tranquilles et confortables, « il » est en train de marcher seul, couchant dans la nature pour approfondir son sabre. Où voyage-t-il en ce moment ? ».

Document d'archive écrit en **1989** par **Kenji Tokitsu** - publié dans Karaté-Bushido

La formation du kendo - 3 - La signification du combat en budo (1989)

La signification du combat en budo.

En suivant l'itinéraire de deux adeptes du kendo qui ont directement influencé le kendo moderne et la conscience du budo au Japon, j'ai montré, dans le numéro 154, combien l'appréciation d'un combat de kendo est complexe. Les questions qui m'ont été posées au sujet de cet article peuvent se résumer ainsi : « J'ai compris qu'il y a un autre horizon dans le combat du budo. Mais, au fond, vers quoi nous dirige la pratique du budo ? ».

Je vais suspendre un instant le récit de la vie de S. Takano pour tenter de donner, dans la limite de mes capacités, une réponse à cette question difficile qui est justement le propos central de cette série d'articles.

La conscience de l'être dans le budo.

Pourquoi, dans certaines situations du combat, les maîtres jugent-ils à l'inverse des spectateurs ordinaires, affirmant que c'est celui qui a reçu le coup qui est le meilleur ? J'avais analysé cette situation en m'appuyant sur les propos des maîtres qui l'ont jugée. Pour dissiper les ambiguïtés, nous allons chercher à comprendre ce qui se passe dans la conscience des combattants.

Il arrive, au cours d'un entraînement de kendo, que, face un adepte de haut niveau, vous portiez un coup apparemment correct et vous n'avez pas la sensation d'avoir dominé votre adversaire, mais, au contraire, d'être dominé par celui à qui vous avez porté le coup. Selon Madame Keiko Deguire, adepte de kendo, grâce à laquelle j'ai pu obtenir des documents précieux sur le kendo, cette sorte d'expérience est une préoccupation majeure pour les kendokas du haut niveau. Vous sentez que c'est votre adversaire qui vous a conduit à lui porter un coup et non pas vous qui avez créé les conditions qui permettent de le lui porter. Au cours du combat, vous ressentez un malaise tant que vous ne frappez pas. Vous sentez une gêne qui vous oblige presque à faire le geste de frapper. Vous portez alors un coup qui atteint effectivement l'adversaire, mais, dans ce cas, vous ne pouvez pas sentir la satisfaction d'avoir remporté une victoire, mais vous ressentez nettement que c'est votre adversaire qui vous a fait faire le geste de frapper. Vous devez alors vous incliner devant lui en le remerciant de vous avoir « frappé » de cette façon.

Vu de l'extérieur, vous lui avez porté un coup, donc c'est vous qui avez vaincu en combat. Mais, dans la réalité du combat, l'adversaire avait pénétré dans un vide de votre perception, sans toutefois en profiter pour vous frapper, il fait pression sur ce point faible avec sa volonté et son énergie (ki). En même temps, il vous présente un vide dans sa garde, tout en maintenant sa pression sur vous. Ceci crée chez vous un malaise que vous ne pouvez combler que par un geste de frappe. Mais vous n'êtes pas satisfait de votre attaque parce que votre adversaire avait réussi à casser l'intégrité de votre acte technique, c'est à dire, à perturber chez vous le « ki-ken-tai », l'unité entre le « ki » (la volonté et l'énergie) le « ken » (mouvement du sabre) et le « tai » (centre de votre corps). Cette désunion est causée parce que vous avez agi sous sa domination, aussi ressentez-vous un manque de plénitude dans l'acte de frapper.

La supériorité d'un des adversaires n'est pas toujours aussi manifeste. Si l'adversaire a seulement réussi dans le combat l'avance d'une prise d'initiative dans le domaine de

perception, il n'est pas certain qu'il arrive à vous porter un coup magnifique. Mais, dans cette situation d'interférence de deux volontés et énergies (ki), tant que vous ne pouvez pas surmonter votre adversaire, il fait s'ouvrir une faille dans votre perception et vous ne pouvez pas le vaincre. Même si votre frappe l'atteint, il ne se sentira pas dominé et vous ne sentirez pas que vous l'avez vaincu. Ce qui est recherché est un coup convaincant pour les deux adversaires qui sont aussi arbitres. Et, si l'un veut frapper et ressent immédiatement que son attaque est repoussée d'avance, il cherche à lancer une autre attaque qui est aussi repoussée d'avance. Ainsi chaque fois qu'il veut démarrer une attaque, sa volonté d'attaque est étouffée par celle de l'autre et il ne peut que reculer si l'adversaire avance. Ainsi, il est dominé sans avoir été frappé. C'est une forme idéale de combat de budo que de dominer son adversaire de cette façon. Cette forme de domination est devenue un idéal à partir du moment où l'art du sabre a été constitué en kendo avec l'émergence de la notion de budo. Il succédait au sabre des samouraïs pour lesquels : « Le sabre une fois dégainé doit tuer. ».

Le budo ne peut pas être un spectacle.

Cette forme de combat ne peut pas constituer un spectacle car pour que le spectacle soit bon, il faut un grand échange de coups bien visibles. En karaté, il faut des coups nombreux exprimant la vitesse et de la puissance et aussi des sauts qui confinent à l'acrobatie, bref une amplification des mouvements qui seraient nécessaires. Tous les films d'art martiaux s'appuient sur cet aspect. Les spectateurs ne seront pas satisfaits si les deux adversaires se mettent face à face puis que l'un reconnaisse sa défaite, sans échange de gestes. Pourtant c'est à cela que vise le budo.

L'incendie d'une forêt est spectaculaire. La lutte contre le feu l'est aussi, surtout lorsqu'interviennent les canadiens. Mais, du point de vue de la lutte contre l'incendie, l'idéal est d'empêcher le feu de prendre. Le stade suivant est d'éteindre le foyer dès qu'il a pris. Si l'on étouffe ainsi chaque petit foyer à son apparition, la lutte contre l'incendie n'est pas spectaculaire. C'est une insuffisance de la capacité de lutte qui fait naître les incendies spectaculaires. Il en est de même pour les arts martiaux. C'est la médiocrité du niveau qui fait une place aux grands gestes techniques spectaculaires. Recherchant à bloquer l'adversaire au plus près de la source de ses gestes, le budo ne doit pas tendre vers le spectacle. Aussi, lorsque les arts martiaux deviennent spectaculaires, quel qu'en soit le prétexte, ils s'éloignent inévitablement du budo.

Certains spécialistes prétendent que le spectacle sert à faire connaître le budo et correspond à la partie émergée de l'iceberg. Mais, bien souvent, la partie immergée n'est qu'un effet de parole. A mon sens, leur propos est dès le départ décalé car une personne qui sait la profondeur du budo n'a pas le loisir de se disperser dans la direction du spectaculaire qui freine son avancé dans l'art. Il ne s'agit pas de mépriser le spectacle mais de comprendre que c'est une autre forme qui peut avoir une haute qualité.

Les différences entre l'efficacité en kendo et en sabre.

En kendo, la perception au cours du combat n'est pas simplement centrée sur le fait de toucher ou d'être touché, mais elle s'ouvre sur la recherche d'une plénitude de soi-même dans l'acte du combat. C'est pourquoi on dit que le kendo apprend une manière de vivre. Nous avons vu que le kendo n'est pas une reprise directe de la pratique du sabre de l'époque de samouraï. En combat de sabre véritable, il n'était pas rare qu'en utilisant des ruses ou des techniques extérieures à la pratique du dojo, un samouraï parvienne à vaincre un adepte de meilleur niveau. Les samouraïs qui se préparaient au combat à mort à l'époque féodale prévoyaient et préparaient le combat d'une façon qui débordait largement la pratique au dojo.

Les années 1850-1870 ont vu fleurir l'art du sabre. Parmi les écoles qui ont pris de l'importance, l'école « Ryu go ryu » s'est développée en raison de ses qualités d'efficacité. « Ryu » signifie « saule » et « gô » signifie « force », le fondateur de cette école avait eu une illumination en regardant les branches de saules qui frappaient la surface d'eau d'une rivière par un jour de mauvais temps. Au XIXe siècle, l'art de sabre, kenjutsu, avait été développé et approfondi dans la pratique des dojos. Les adeptes recherchaient la profondeur et l'efficacité de l'art en limitant les techniques par rapport à celles qui avaient été utilisées à l'époque des guerres féodales. Les codifications techniques et les règles des exercices de combat ont été instituées en vue de faciliter la recherche en profondeur et elles ont constitué le cadre d'un art du sabre qui a été appelé tantôt kenjutsu, tantôt gekiken. Effectivement un niveau remarquable a été atteint dans ce cadre à la fin de l'époque Edo. Mais l'efficacité de l'école « Ryu go ryu » consistait principalement à mettre en cause le cadre constitué de l'art de sabre de l'époque. La spécialité de cette école était de se baisser tout d'un coup durant le combat et de trancher le tibia de l'adversaire en maniant le sabre avec la souplesse d'une branche du saule qui frappe l'eau. Cette technique avait été rejetée comme « sale », « vulgaire », « déviée de la voie », « perverse » et oubliée. Mais, en combat, certains adeptes de haute réputation ont été battus par les techniques « perverses » de l'école de « Ryu go ryu ». A la fin de l'époque Edo (baku-matsu), les affrontements civils sont devenus fréquents, les samourais ont dû se battre réellement en dehors de dojo et le kenjutsu a été mis en cause. C'était la raison pour laquelle cette école « perverse » est devenue populaire parmi les adeptes de sabre. Un peu plus tard, lorsque le courant moderniste a triomphé, la classe des samourais a été dissoute et le port du sabre a été interdit. La signification de la pratique du sabre a progressivement changé à la fin du XIXe siècle, s'infléchissant à nouveau dans le sens de l'intériorisation et le kendo s'est constitué. Les techniques ont été limitées et c'est dans ce cadre que les adeptes de kendo cherchent la profondeur. Ce changement qualitatif marque la naissance du budo.

La profondeur du kendo.

L'objectif en kendo est de rechercher la plénitude de l'existence au moyen du combat, ce qui s'accompagne du mépris des ruses. C'est pourquoi T. Naïto, le rival de S. Takano, refusait que ses élèves gagnent en tournoi en employant des techniques dérisoires. Il préconisait une seule frappe au « men » en disant : « Si vous êtes capables de frapper le « men » comme il faut, toutes les autres attaques sont possibles. Il convient donc d'approfondir la seule frappe de « men ». Voici le témoignage d'un de ses élèves : « Lorsqu'un élève emportait un combat avec d'autres techniques que le « men », le maître le dépréciait en disant : « Si tu cherches à gagner de cette façon, tu ne pourras jamais grandir en kendo. ». Par contre si son élève perdait au combat en persévérant de la manière enseignée par le maître, il appréciait sa manière de perdre le combat parce qu'elle donne une grande ouverture pour cultiver profondément la perception. ».

Si vous êtes parvenu à ouvrir avec sincérité votre perception en combat, dans la voie, vous serez alors convaincu avec certitude soit de votre victoire, soit de votre défaite, indépendamment de l'appréciation des autres. C'est ce qui explique qu'il soit parfois arrivé qu'un adepte du kendo de haut niveau, ayant effectué avec succès - du point de vue des jurés - les combats de l'examen de passage, refuse de recevoir le grade supérieur en disant : « J'ai porté les coups mais je n'étais pas en plénitude. Ayant mené un combat si peu satisfaisant, je ne peux pas accepter de monter en grade. ». Certes il s'agit là d'un adepte d'une grande sincérité, mais la conscience que suppose cette attitude est plus ou moins présente chez les adeptes de kendo de haut niveau. C'est la seule qui donne un fondement aux grades. Elle se constitue progressivement au cours de

la formation et de l'avancement dans la voie du kendo et est indispensable pour concevoir le kendo et, plus généralement, le budo dans toute leur amplitude.

Vous pouvez comprendre maintenant qu'en art martial, on puisse reconnaître sa défaite en raison de la conscience d'un manque dans sa propre manière de combattre. Cette prise de conscience vous aide à avancer dans la recherche de la perfection.

Mais de quelle perfection ?

Il faut voir qu'en kendo l'approfondissement est atteint au moyen d'une limitation des techniques telles que l'efficacité atteinte ne s'inscrit pas directement dans les situations de combat que l'on peut avoir à affronter dans la vie contemporaine. L'apport du kendo se situe à un autre niveau. La technique se confond avec la manière globale d'exister d'une personne durant le combat au dojo et le combat est préparé, et aussi vécu, dans l'entraînement quotidien qui s'inscrit dans la continuité de la vie de tous les jours. La pratique du kendo ou du budo à ce degré commence à se confondre avec la manière de vivre. Par là, le budo prolonge le sabre des samouraïs qui était une conception de la vie. Ce qu'on recherche en combat de kendo est une forme de plénitude de l'existence dans laquelle une épreuve concrète, l'affrontement en combat, permet de suivre notre progression et d'éviter les illusions. Le combat de « ki » (volonté et énergie) porte toutes les techniques explicites du kendo, c'est une réalité claire pour les kendokas de bon niveau. En précisant ainsi le sens du budo, nous sommes bien obligés de reconnaître que le karaté n'a pas encore intégré, ni dans sa pensée, ni dans ses formes de pratique, cette profondeur et complexité dans la perception, la volonté et l'énergie. Il ne s'agit pas de chercher une réponse dans une dichotomie entre karaté sportif et karaté traditionnel ou classique, c'est la dimension du budo, la possibilité d'y accéder par le karaté, que cette étude du kendo met en question.

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

La formation du kendo - 4 - La jeunesse de Sazaburo Takano (suite) (1989)

La jeunesse de Sazaburo Takano (suite).

Reprenons l'histoire du maître de kendo S. Takano que nous avons quitté alors qu'il venait de prendre la direction du dojo familial dans sa province natale.

En mars 1886, S. Takano reçoit une lettre de Tesshu Yamaoka lui demandant de venir à Tokyo lui rendre visite, s'il en a l'occasion. Aussitôt S. Takano fait le voyage pour rencontrer son maître qu'il n'a pas vu depuis deux ans.

Après lui avoir demandé des nouvelles de son dojo de Chichibu, Tesshu continue :

- « A propos, ne voulez-vous pas entrer à la Préfecture de Police comme professeur du kenjutsu ? »

- « Pardon ? »

- « Je pense que cette proposition vous semble brutale. Mais Monsieur Mishima, le Préfet de Police, m'a demandé de lui présenter une personne capable, en kenjutsu. Alors j'ai pensé à vous. Vous pouvez ne pas me répondre immédiatement, car vous avez une famille et la responsabilité de votre propre dojo, mais réfléchissez bien ; un grand nombre d'adeptes de kenjutsu se trouvent aujourd'hui à la Préfecture de Police. Si vous voulez vous établir comme adepte de kenjutsu, c'est une opportunité intéressante. »

Tesshu continue :

- « Le professeur de kenjutsu a le même grade qu'un simple policier mais son salaire est double. Si vous acceptez, je vous recommande à la Préfecture. ».

Sans donner de réponse immédiate, S. Takano quitte Tesshu. Il revient bientôt à Tokyo pour accepter la proposition de Tesshu, en laissant seuls sa femme et ses parents à Chichibu.

Même si le grade d'un professeur était celui d'un simple policier, entrer à la Préfecture en étant recommandé par le célèbre Tesshu Yamaoka offrait l'occasion de se confronter avec les plus grands adeptes de sabre qui enseignaient alors à la Préfecture de Police.

Le kenjutsu et la police.

En 1879, la pratique du sabre est devenue une discipline obligatoire à la Préfecture de Police. Cette mesure a été adoptée après l'insurrection, en 1877, des samourais réunis autour de Saigo, un des héros de restauration de Meiji. Ces samourais du Sud avaient lutté et vaincu pour mettre en place le nouveau régime et espéraient y tenir un rôle important, l'orientation vers une économie industrielle et la formation d'une armée de conscrits qui les privait de leur fonction traditionnelle, ne leur avaient pas permis de trouver leur place. Cette insurrection fut comme un feu d'artifice où se consuma l'énergie des féodaux qui ne pouvaient pas s'insérer dans les cadences et les formes qu'offrait la société moderne. Dans ces combats, les armes modernes furent utilisées, mais il y eût aussi beaucoup d'affrontements corps à corps où les sabres jouèrent un rôle important. Les insurgés formèrent des « kirikomi-tai » (groupes d'assaut avec le sabre) qui attaquaient principalement de nuit.

Ces samourais, originaires de la province de Satsuma, avaient été formés dans l'école régionale Jigen-ryu. La technique principale de cette école était de pourfendre obliquement l'adversaire, avec un cri perçant qui devait être poussé comme s'il s'agissait

du dernier de la vie. Ce cri d'attaque était devenu une hantise pour les soldats du gouvernement car les attaques étaient effrayantes et les cadavres retrouvés étaient pourfendus de l'épaule à la hauteur du nombril. Les attaques étaient tellement puissantes que, parfois, la garde du sabre (tsuba) dont le soldat avait essayé de se servir pour parer avait été enfoncée dans son crâne par la violence de la frappe. La formation de l'école Jigen-ryu repose sur la répétition : on frappe 3000 fois le matin et 8000 fois le soir avec un bâton contre un poteau, en s'élançant à partir d'une distance d'environ 5 mètres. Rappelons que Sôkon Matsumura, qui a marqué l'histoire du karaté, avait pratiqué dans sa jeunesse, au cours des années 1820, le sabre à l'école Jigen-ryu. Son élève, A. Asato, le maître de G. Funakoshi, était, lui aussi, un adepte de sabre de cette école. Dans quelle mesure le sabre de cette école a-t-il influencé le karaté d'Okinawa ?

L'état japonais avait besoin d'un groupe d'adeptes de sabre capables de faire face aux samourais révoltés, il l'a formé de policiers principalement originaires de familles de samourais. C'est ainsi que la pratique du sabre a été réintroduite dans les institutions japonaises, après plusieurs années de dépréciation et de rejet. De 1879 à 1883, la Préfecture de Police a constitué un corps de professeurs de kenjutsu où sont entrés les grands adeptes de la fin de époque Edo (Bakumatsu). Leur noms sont, par exemple, Umanosuké Ueda, Yoshimasa Kajikawa, Sôsuké Henmi, Shutaro Shimoé, Seikichi Kakimoto, Sekishiro Tokuno, Taïsaku Sakabé, Kanichiro Mihashi, Tadaatsu Shingaï, Naoaki Kanématsu.... C'est dans ce cadre que s'est développée une nouvelle phase de la pratique du sabre japonais qui n'était pas encore défini comme kendo. On l'appelait généralement kenjutsu ou géki-ken.

En 1885, le judo est intégré à l'enseignement dispensé à la Préfecture de Police. Il faudra attendre encore 20 ans pour que le karaté entre dans l'enseignement de l'éducation physique des écoliers de la province d'Okinawa, et encore 20 ans pour qu'il soit présenté dans l'île principale du Japon.

Les professeurs de kenjutsu à la Préfecture de Police

C'est en avril 1886 que S. Takano est venu à Tokyo pour devenir agent au commissariat de Honjo-Motomachi avec la fonction de professeur de kenjutsu rattaché à la Préfecture de Police. Il a laissé sa femme et ses parents à Chichibu, ce qui montre sa détermination à approfondir son art. La Préfecture de Police était alors devenue le plus grand centre de l'art du sabre et un grand nombre d'adeptes venus de tout le Japon la fréquentaient quotidiennement.

Le commissaire de Motomachi était aussi un adepte du kenjutsu. Il avait divisé ses 180 policiers en deux groupes et avait imposé que, chaque jour, un des deux groupes s'entraîne au « jigéiko » (entraînement au combat). Leurs entraînements étaient dirigés par trois ou quatre professeurs (kenjutsu-séwa-gakari) avec 7 à 8 assistants. Chacun des 90 policiers devait s'entraîner 5 fois avec un enseignant, soit environ 45 « jigéiko » par jour pour chaque enseignant.

A l'époque où S. Takano était au commissariat de Motomachi, il y a côtoyé plusieurs adeptes célèbres tels que Seikichi Kakimoto, Taménosuké Kikuchi et Juntaro Hiyama. Le plus âgé était S. Kakimoto, adepte de l'école Jiki-shin-kagé-ryu. Il était classé en 2ème kyu de la Préfecture de Police avec des adeptes tels que Tadatsu Shingaï, Shutaro Shimoé, Kanjuro Mihashi. Le grade de 2ème kyu était le grade de « méijin », adepte supérieur, le grade le plus haut, ce qui est totalement différent du système auquel nous sommes habitués aujourd'hui. T. Kikuchi était 3ème kyu, « menkyo » et S. Takano était classé supérieur en 4ème kyu. Si l'on cherche une équivalence avec le système actuel, on peut dire que le 2ème kyu correspondrait au 8ème ou 9ème dan.

A cette époque, on considérait que, parmi les policiers de Tokyo, plus de deux cent cinquante avaient un niveau suffisant pour diriger un dojo. A Tokyo, on comptait plus de 30 dojos de kenjutsu (ou gekiken) dans la police et il ne se passait pas de mois sans que soit organisé un tournoi. Le tournoi le plus important était le « Hômen-gekiken-kaï », qui avait lieu dans tous les quartiers de Tokyo. La ville était divisée en 6 unités de « hômen », le hômen étant une unité de groupement de quartiers. Chaque « hômen » contenait de 400 à 500 adeptes de gekiken. Le tournoi était organisé dans chaque unité et, souvent, plusieurs unités se regroupaient. Chaque commissariat mettait sa fierté et son honneur dans ses combattants et recherchait des adeptes de talent.

S. Takano dirigeait, avec deux ou trois autres professeurs, l'entraînement des 90 policiers du commissariat de Motomachi. Sitôt terminés les jigéiko, il se changeait pour repartir à pied à la Préfecture afin s'y entraîner. Il ne lui était pas possible de se reposer un instant car il était habituel qu'avant la fin de l'entraînement à Motomachi, il reçoive un télégramme de la Préfecture : « Venez immédiatement à l'entraînement. ». A cette époque, la liaison téléphonique n'était pas établie entre les commissariats et la Préfecture.

L'entraînement à la Préfecture de Police.

L'entraînement de la Préfecture de Police était célèbre pour sa dureté ; il était dirigé par de grands adeptes tels que Yoshimasa Kajikawa, Umanosuké Uéda et Sosuké Henmi. Ces maîtres, au cours des bouleversements sociaux de la fin de l'ère Edo, avaient eu l'expérience des combats au sabre.

S. Takano raconte ses souvenirs de cette époque :

« Dans ma jeunesse, nous avons fait un entraînement de douze heures. C'était une épreuve destinée à sélectionner quelques adeptes qui feraient un voyage tout autour du Japon. Au départ, nous étions dix parmi lesquels se trouvaient Z. Kawasaki et K. Takahashi. Il s'agissait de faire face, en combat, à partir de 18 heures jusqu'à 6 heures du matin sans interruption. Pour cette épreuve, les maîtres de kenjutsu de chaque commissariat du Tokyo venaient avec la volonté de nous écraser. Vers minuit, à cause de la fatigue et du sommeil, les nerfs commençaient à flancher et ceux qui se trouvaient au centre du dojo étaient projetés immédiatement au sol. On ne peut réussir que si on arrive à tenir jusqu'à la fin. Vers deux heures du matin, j'ai été pris par l'envie de laisser tomber, parce que c'était tellement dur. Mais tandis que je réussis à peine à me tenir le dos contre le mur en pointant mon shinai vers l'adversaire, on vient me ramener au centre du dojo pour me frapper et me donner des tsuki. En me défendant, je suis pris par le sommeil qui me fait baisser les paupières. Nous sommes comme de petits poissons dont se jouent des vagues immenses. Mais surprenant est l'esprit d'un homme. En entendant le premier coq chanter, à côté du dojo, je découvre une force nouvelle. Avec la lumière blanchâtre de l'aube, ma conscience s'éclaircit. Nous tirons, à notre tour, au centre du dojo ceux qui nous avaient torturés il y a quelques heures, c'est notre vengeance. En tous cas, seuls nous trois, parmi les dix, avons réussi à terminer cette épreuve, ce qui a fait notre popularité. Durant tout ce temps je suis allé trois fois aux toilettes et ai bu trois fois une soupe du riz. Après cette épreuve, on pisse le sang et il a fallu une semaine pour nous remettre de la fatigue. Durant la période de récupération, on dort en ronflant fort mais l'esprit n'est pas endormi car on continue à rêver que l'on combat avec son shinai en main. C'est à cette époque que l'entraînement était le plus dur. ».

Au cours de cet entraînement appelé « tachigiri », lorsque sa conscience est affaiblie par la dureté de l'entraînement, l'image du jeune adepte nommé Takaharu Naïto revient à l'esprit de S. Takano.

« Il a fait face durant sept heures à tous les élèves de Henmi dojo qui l'attaquaient pour l'abattre, pour défendre l'honneur du dojo. Pourtant il n'a même pas une fois porté le parquet sur son dos. » (Porter le parquet sur le dos ou porter le dojo sur le dos était une expression courante qui signifiait être mis par terre. A cette époque, le kenjutsu comportait beaucoup de projections.).

S. Takano n'avait jamais vu T. Naïto, son image n'avait pas de visage pour lui mais son nom était gravé dans sa mémoire. Lorsqu'il est devenu professeur à la Préfecture de Police, il a cherché ce nom en pensant que peut-être il se trouvait parmi les professeurs. Il n'y était pas. « Il doit encore voyager portant son armure sur l'épaule, marchant vers un dojo. »

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

La formation du kendo - 5 - Takaharu Naïto, le rival de Sazaburo Takano (1989)

Takaharu Naïto, le rival de Sazaburo Takano

Takaharu Naïto naît en octobre 1862, la même année que S. Takano. C'est le sixième fils de Gorôemon Ichigé, maître de tir à l'arc de la seigneurie de Mito et maître de kenjutsu de l'école Hokushin-itto-ryu. Il reçoit le nom de Takaharu Ichigé.

A la différence S. Takano, qui a commencé le sabre « depuis le ventre de la mère », Takaharu Ichigé ne commence la pratique du kenjutsu qu'à partir de 11 ans. Vivant à Mito, dans une région où le kenjutsu emplit l'atmosphère, il est surprenant qu'il commence si tard. Il devient l'élève de Torakichi Ozawa. Celui-ci est le maître le plus important de la seigneurie de Mito où il représente Hokushin-Itto-ryu, une des trois écoles principales d'Edo (Tokyo) à la fin de l'époque Edo. Il été formé par Shusaku Chiba, fondateur de cette école. Après la restauration de Meiji, il construit un dojo sur le terrain de sa maison et le nomme « Tôbu-kan dojo ». De son dojo sont issus des adeptes importants de l'ère Meiji, tels que Tadashi Kadona, Ichiro Ozawa, Jiro Ozawa et Shigéyoshi Takano.

La progression de T. Naïto est remarquable ; au bout de deux ans, à l'âge de 13 ans, il reçoit le « kirigami » qui est la première étape de la transmission. Quatre ans plus tard, il reçoit le « mokuroku », littéralement « le répertoire de la transmission », qui est la deuxième étape. Et, à l'âge de 20 ans, il reçoit le « menkyo », la transmission générale de l'école. Cela ne veut pas dire qu'il a atteint le plus haut niveau, mais qu'il a été jugé digne de recevoir et de transmettre l'ensemble du savoir de l'école.

L'année de son « menkyo », Takaharu est adopté comme successeur par la famille Naïto dont le chef de famille a épousé sa tante. A partir de ce moment, il porte le nom de Takaharu Naïto. En 1883, à l'âge de 21 ans, il décide de quitter son pays natal Mito pour approfondir le kenjutsu et pour vivre dans la voie du sabre. Il se rend à Tokyo et va d'abord au célèbre dojo de Kenkichi Sakakibara de l'école « Jiki-shin-kagé-ryu ».

Les arts martiaux traversent une crise.

Vous savez que la forme originale du budo provient des arts martiaux des samourais qui ont détenu le pouvoir gouvernemental durant la longue période féodale. Leurs arts martiaux étaient ceux d'une noblesse guerrière. Ils leur étaient réservés et en principe les citoyens et les paysans ne pouvaient pas les pratiquer. Lorsque quelques-uns d'entre eux ont eu exceptionnellement la chance de les pratiquer, c'était souvent parce qu'en devenant adepte de sabre, ils espéraient devenir samourai. Les différences dans la signification et le développement des arts martiaux selon qu'ils sont d'origine noble ou paysanne sont souvent ignorées ou confondues lorsqu'on parle des arts martiaux d'origine orientale. Par exemple, les arts martiaux chinois se sont développés dans des cadres socio-historiques tout à fait différents de ceux du Japon. En Chine, la pratique des arts martiaux s'étend à diverses couches sociales, les guerriers, les commerçants, les paysans, d'où une grande variété des formes techniques et de rituels. Au Japon, la pratique et le rituel du budo sont beaucoup plus homogènes, car ils proviennent essentiellement des samourais : les tenues, les formes de salut envers le maître et entre les élèves, le respect pour les armes et pour le dojo dérivent de leur manière de vivre et de leur code moral.

Sur ce plan, le karaté d'Okinawa très proche de la tradition chinoise par son origine technique, s'en est rapproché aussi cours des XVIIIe et XIXe siècles par sa diffusion dans différentes couches sociales. Les formes auxquelles nous sommes habitués aujourd'hui ne sont entrées dans la tradition du karaté qu'au XXe siècle, inspirées par celles de l'art des samourais. Nous avons déjà vu comment le vêtement blanc est devenu l'uniforme du karaté. La pratique dans le dojo, espace clos, la pratique rituelle de saluts tels que « shômen ni rei », « sensei ni rei », « otagai ni rei » etc., de même que le salut à l'autel du dieu ou au centre du dojo lorsqu'on en franchit le seuil, différent des usages des adeptes du karaté d'avant le XXe siècle. Ces formes, tout comme le « kimono blanc » ont été introduites principalement à partir du kendo et du judo dans le karaté qui n'a pas la même origine que le kenjutsu.

Entre 1873 et 1875, la pratique du kenjutsu traverse une crise importante. Tous les arts traditionnels sont dépréciés par la tendance à la modernité de cette période et il devient extrêmement difficile pour les maîtres de kenjutsu de continuer à pratiquer leur art. En effet, ils étaient autrefois les vassaux des seigneurs féodaux et recevaient une pension qui leur permettait de vivre sans se soucier de la rentabilité de l'enseignement de leur art. Avec la modernisation du pays, et la fin de la redistribution économique féodale, les vassaux perdent leur pension. Le système de l'enseignement professionnel n'était pas pratiqué dans le domaine des arts martiaux et la plupart des maîtres du kenjutsu ne pouvaient plus continuer à vivre en pratiquant leur art. Certains d'entre eux n'étaient effectivement pas loin de mourir de faim.

Les expédients de Kenkichi Sakakibara.

Kenkichi Sakakibara et Yamaoka Tesshu, également renommés sont considérés comme les deux derniers maîtres qui marquent la fin de la tradition des samourais. K. Sakakibara est né en 1830, la même année que le maître de karaté Anko Itosu et est mort en 1894.

K. Sakakibara a eu l'idée d'organiser, pour sauver les adeptes du kenjutsu de leur situation de misère, des spectacles publics de combats du kenjutsu appelé « gekiken-kôgyô » en reprenant le modèle du sumo. Sa tentative est sévèrement critiquée par certains maîtres du kenjutsu car il transformait en spectacle l'art honorifique des samourais. Les spectacles du kenjutsu connaissent une réussite commerciale durant deux ou trois années. Puis ils se multiplient avec des objectifs commerciaux, de ce fait beaucoup d'entre eux sont de mauvaise qualité et ils finissent par disparaître. Un escrimeur français qui, vaincu par Sakakibara, et devenu son élève participe à ces spectacles suscitant la curiosité. Les appréciations sont partagées mais, grâce à cette tentative, le kenjutsu a pu survivre à la période la plus difficile. C'est grâce à la réputation de K. Sakakibara que les « gekiken-kôgyô » ont connu une certaine réussite, durant une courte période.

Après le «gekiken-kôgyô», K. Sakakibara organise sur les conseils de ses élèves commerçants un « bar des samourais » où ses disciples d'origine samourai, vêtus de hakama font le service de table. Les serveurs étaient non seulement peu aimables, mais ne pouvaient faire autrement que d'être hautains et autoritaires vis-à-vis des clients. Ils servaient en regardant les clients avec les yeux perçants des adeptes du sabre, aussitôt les clients détournaient le regard, et, en guise de remerciement, s'excusaient de recevoir un service. Les clients entraient et sortaient en s'inclinant et en baissant les yeux lorsqu'ils passaient devant K. Sakakibara qui gardait l'entrée. Celui-ci au lieu de remercier les clients qui sortaient du bar leur ordonnait d'un ton autoritaire : « Reviens, encore demain ! » Les clients partaient en disant : « Oui, veuillez m'excuser. ». Ce bar a eu un grand succès car, pour les clients, un des plus grands charmes était que les

samouraïs, les dominateurs d'hier, faisaient le service pour eux. Même si, un peu effrayés, ils ne pouvaient parler qu'à voix basse dans la salle, cela rajoutait un goût exquis au saké qu'ils consommaient. Cependant l'entreprise échoua bientôt car Sakakibara était un grand buveur et son exemple fut suivi par ses disciples.

Le dojo de Kenkichi Sakakibara

K. Sakakibara est âgé de 53 ans, lorsque T. Naïto rend visite à son dojo.

- « Vous dites que vous êtes élève de Me Ozawa de Mito ? Bien, entrez, donc. »

K. Sakakibara le reçoit avec bonhomie et le conduit à son dojo dont l'atmosphère mêlée de chaleur et d'odeur de sueur frappe T. Naïto dès qu'il franchit le seuil. La violence de l'entraînement était célèbre. Dans ce dojo, K. Sakakibara faisait utiliser des armures particulières. L'acier de la grille des casques était particulièrement solide car les shinaï de ce dojo étaient fabriqués avec un bambou deux fois plus épais que celui auquel nous sommes habitués aujourd'hui. Il n'y avait que peu de creux central et on avait, dit-on, l'impression que le shinaï était fait avec un bambou plein. La frappe de K. Sakakibara était particulièrement forte, c'est pourquoi si la grille du casque n'était pas solide, l'acier se cassait vers l'intérieur, ce qui pouvait causer des accidents graves.

Jirokichi Yamada, successeur de K. Sakakibara écrit :

« La frappe de maître était tellement forte que je ne pouvais plus ne pas anticiper la douleur avant de recevoir un coup sur la tête. Pour dominer cette anticipation négative, je devais m'habituer à un choc violent sur la tête. Dans ce but, je m'exerçais tous les jours à donner les coups de tête à un grand pilier du dojo. Lorsque par la douleur et de fatigue je ralentissais la cadence de cette répétition et la force de coup, je prenais ce pilier avec les mains et continuais à me cogner souvent jusqu'à l'évanouissement. »

J. Yamada raconte que grâce à cet entraînement, il a fini par ne pas avoir peur de recevoir les coups de shinaï et il est devenu capable de garder les yeux ouverts en les recevant.

Quelques années plus tard, la partie du pilier où il donne régulièrement les coups de tête est creusée. J. Yamada succédera à K. Sakakibara à la direction de ce dojo et lorsqu'il fera construire un nouveau dojo, un des disciples conservera la partie creusée de ce pilier en mémoire de son maître.

Ce type d'effort est sans doute incompréhensible à partir de l'image du kendo moderne mais, à l'époque où T. Naïto rend visite à K. Sakakibara, on y s'entraîne dans la continuité de la pratique du sabre véritable où on vise à pourfendre en deux à chaque frappe et on ne se contente pas de toucher l'adversaire avec le shinaï comme dans certaines compétitions sportives de kendo moderne.

Invité par K. Sakakibara, T. Naïto revêt son armure et prend le shinaï du dojo Sakakibara qui était bien plus gros et lourd que le shinaï ordinaire.

Prenant un shinaï, K. Sakakibara dit sans prendre d'armure :

« Allons voir. »

T. Naïto s'étonne qu'il ne revête pas d'armure de protection et en est quelque peu piqué dans son orgueil juvénile mais, une fois en face de lui, il comprend immédiatement le poids que représente son adversaire. Sans pouvoir rien faire, il se sent repoussé par une puissance comme si l'air d'en face est devenu pesant. Il reste immobile : « Que se passe-t-il ? Venez me frapper. »

Encouragé par l'incitation, malgré la sensation d'être dominé, il s'élançait pour frapper à la tête, en poussant un puissant kiaï. Malgré sa force, son kiaï n'a pas pu s'associer à son geste de frappe, tandis qu'il ressent et entend le bruit de la frappe qu'il reçoit sur son

avant bras droit, son shinaï tombe au sol. Jamais il n'a reçu un coup aussi percutant, il a l'impression que son bras est tranché.

« Le kiaï est bon. Restez au dojo autant que vous voulez. » dit avec un sourire K. Sakakibara.

T. Naïto demeure au dojo de K. Sakakibara durant près de deux années, puis un jour de 1885, il part en voyage de « musha-shugyo » - voyage d'approfondissement - dont nous connaissons déjà une partie.

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

La formation du kendo - 6 - La rencontre de deux rivaux inéluctables (1989)

La rencontre de deux rivaux inéluctables.

C'est vers la fin de son voyage d'approfondissement (musha-shugyo) que T. Naïto se rend au dojo du commissariat de Motomachi où S. Takano assume le rôle de professeur de kenjutsu.

Un après-midi d'octobre, S. Takano attend l'heure de l'entraînement dans le bureau de réception du commissariat. Comme d'habitude, il a déjà dirigé l'entraînement du matin. La silhouette d'un homme apparaît dans le vestibule du commissariat, il porte son armure nue suspendue à son shinaï. Il n'est pas grand mais la carrure de ses épaules est remarquable. Il avance directement vers la réception et demande :

- « Je suis en musha-shugyo, comme vous pouvez le voir. J'aimerais, s'il vous plait, recevoir une leçon dans ce dojo. ».

La visite des dojos de la Police de Tokyo est pour T. Naïto la dernière étape et l'épreuve finale de son musha-shugyo qui se prolonge depuis bientôt trois ans et demi. Avant de rentrer à Tokyo il a visité le département de Kanagawa et, au dojo « Seifu-kan » de Yokosuka, le 20 octobre 1887, il a combattu contre plus de trente adeptes issus de six écoles différentes. Dans cette rencontre, chaque combat devait se prolonger jusqu'à ce qu'un des deux combattants se déclare vaincu. T. Naïto a dû faire face tout seul, successivement à ces nombreux adeptes. Si les combats ont duré dix minutes, en moyenne, ce qui est peu pour qu'un adepte de cette époque reconnaisse sa défaite, cela fait déjà cinq heures de combat. Cette expérience a dû être une des épreuves les plus dures qu'il ait traversée, mais il n'existe pas de document qui en relate les détails.

Au dojo de la Police, on reçoit de temps en temps des visiteurs en musha-shugyo et généralement ils repartent, épuisés, après avoir usé contre les shinaï des professeurs la vivacité avec laquelle ils ont fait leur entrée au dojo.

S. Takano répond :

- « Entendu. L'entraînement commence dans un moment, je vais vous conduire au dojo en attendant. Je vous demande d'inscrire votre nom dans ce registre. »

Avant de prendre le pinceau, le visiteur se présente en saluant S. Takano :

- « Je m'appelle Takaharu Naïto, originaire de Mito. »

S. Takano est surpris d'entendre le nom qui pesait dans sa mémoire, il regarde de nouveau ce personnage dont l'image et la présence s'ajustent pour la première fois. Le visage rond couvert de barbe sourit d'un air sympathique. S. Takano évoque immédiatement la figure de Bodhidharma. Lorsque ce bodhidharma a terminé de remplir le formulaire, S. Takano se présente.

- « Maître Takano ? Peut-être de la famille de maître Mitsumasa ? »

- « Oui, Mitsumasa est mon grand-père. »

Il s'agit de Takano Sakichiro-Mitsumasa.

- « Lorsque j'ai visité Chichibu l'année dernière au cours de mon musha-shugyo, j'aurais aimé bénéficier d'une leçon de maître Mitsumasa mais j'ai appris qu'il était mort et j'ai renoncé à visiter votre dojo. »

- « A cette occasion, j'ai entendu parler de votre exploit dans le dojo de Kogen-itto-ryu. J'espérais vous recevoir le lendemain à mon dojo... »

- « J'ai perdu une chance, alors, mais aujourd'hui, pourrais-je recevoir un entraînement particulier ? »

S. Takano, les yeux brillants, répond :

- « C'est ce que je voulais vous demander. »

Au commissariat de Honjo-Motomachi il y a quatre professeurs : Seikichi Kakimoto 2ème kyu, Taménosuké Kikuchi 3ème kyu, Juntaro Hiyama 4ème kyu supérieur et S. Takano également 4ème kyu supérieur. Le système de dan n'était pas encore d'usage à cette époque et le 1er kyu était le plus haut grade, en théorie car, en pratique, personne ne l'avait obtenu. Le 2ème kyu d'alors correspondrait au 9ème dan d'aujourd'hui.

Lorsque les quatre professeurs entrent au dojo, en armure, T. Naïto est assis dans la partie inférieure du dojo, prêt à combattre à tout moment. L'atmosphère du dojo est emplie de tension.

A ce moment J. Hiyama dit : « Tiens ! C'est Takaharu, n'est ce pas ? »

« Oh, Monsieur Hiyama ! »

« Oui, je travaille ici maintenant. »

Hiyama, en se retournant vers les autres :

« Nous étions collègues chez maître Torakichi Ozawa au Tôbukan-dojo de Mito. Je suis son aîné de quelques années. »

« Monsieur Hiyama », dit T. Naïto, « nous parlerons de ces choses plus tard. J'aimerais d'abord recevoir les leçons. »

« Tu as raison. » répond Hiyama en durcissant le visage ; « Il ne convient pas de relâcher notre combativité puisque tu es en situation de musha-shugyo. »

Bien que l'expression « recevoir une leçon » ait une tonalité modeste, il s'agit d'un défi aussi bien pour celui qui demande que pour ceux qui acceptent. Pour celui qui lance ce défi, il n'est pas exagéré de dire qu'il doit avoir la détermination d'investir sa vie et, pour ceux qui le reçoivent, il s'agit de l'honneur de leur art et de leur dojo.

Seikichi Kakimoto, le plus haut gradé, dit : « Je vais juger. Takano, vous allez le premier. »

S. Kakimoto est déjà âgé de plus de 50 ans, c'est un bushi originaire d'Echigo. Dans sa jeunesse, il est venu à Edo pour étudier le sabre au dojo de Seiichiro Otani de l'école Jiki-shin-kagé-ryu où il est devenu un des meilleurs. Il est considéré un des plus grands adeptes de la fin de l'époque Edo (Bakumatsu).

Le premier combat de S. Takano et K. Naïto.

Les deux adeptes, S. Takano et K. Naïto, avancent vers le centre du dojo et se placent en position de sonkyo en se séparant à une distance de 9 pas, selon la règle de la pratique de Kôbusho à Bakumatsu.

La revue « Kendo-Nippon », N° 10 - année 1977, donne de leur combat la description suivante :

« Takano prend la garde de jôdan, le pied gauche en avant et Naïto prend la garde de chudan (seïgan). Takano provoque une attaque de Naïto qui demeure placide. Takano finit par lancer une attaque au jôdan en frappant avec son shinai de haut en bas. C'est alors que Naïto se déplace à droite et tranche le do (flanc) de Takano qui annonce que la

frappe est légère et reprend sa garde. Puis la même scène se répète et Takano déclare sa défaite en saluant son adversaire. Naïto salue également Takano. »

Cet article n'est pas tout à fait crédible car il ne précise pas la source des informations. De plus, lorsque T. Naïto devint plus tard le professeur de Butoku-kaï, il était connu pour ne pas apprécier que l'on frappe au flanc et montrait son mécontentement quand ses élèves gagnaient en tournois en frappant ainsi ou par une habilité technique. En effet, il critiquait sévèrement les techniques superficielles, et disait : « Frappez le men car c'est le plus difficile. Si vous arrivez à frapper correctement le men, vous pouvez frapper n'importe où. ». Il faisait une distinction sévère entre approfondir les techniques et manier une technique habile. Mais le combat contre S. Takano a eu lieu lorsqu'il avait 25 ans. Il est probable aussi que sa façon de combattre et ses idées sur le combat ont évolué au cours du temps. En tous cas S. Takano a perdu et T. Naïto a gagné.

S. Takano recule contre le mur et ôte son casque. Il essuie la sueur qui dissimule les larmes. Lors du tournoi de la même année auquel les plus grands adeptes de la Police avaient participé, S. Takano avait perdu contre Seïsaku Umézawa, 3ème kyu, le grade juste supérieur au sien. La défaite contre Naïto lui inflige une blessure incomparablement plus profonde. Car il ne peut s'empêcher de penser qu'il a pris du retard dans la voie du sabre. Il lui a été pénible de reconnaître la puissance du « ki » par laquelle il n'a cessé d'être repoussé durant le combat. Il pense que c'est sans doute une force que Naïto a obtenu par son musha-shugyo en vivant dans de dures conditions, dormant dans la nature et mangeant le minimum.

Les exploits de T. Naïto.

Le combattant suivant, J. Hiyama, perd aussi. S. Kakimoto ne combat pas, T. Kikuchi est le dernier. Il est 3ème kyu, le plus haut gradé parmi les adeptes actifs, car ceux qui reçoivent le grade de 2ème kyu sont relativement âgés. La réputation de Kikuchi est établie dans le monde du kenjutsu. Personne ne pense qu'il pourrait perdre contre ce jeune adepte. Mais l'issue du combat est déterminée en un instant. Kikuchi reçoit un terrible tsuki de Naïto à la gorge et est projeté au sol. En se relevant, il salue en disant : « Maïtta !!! » (J'ai bien perdu.). Puis il salue S. Kakimoto.

Sur ce, T. Naïto rabaisse la pointe de son shinai et salue sans mot dire. Il recule à la place inférieure du dojo et défait son casque. Il lance un regard direct à ses adversaires, il pose les mains sur le sol et salue en baissant profondément la tête : « Je vous remercie. ».

S. Kakimoto dit : « Votre niveau est magnifique. Je pense qu'il est le résultat de votre persévérance dans la voie. ».

« Je vous en remercie ».

Kakimoto continue : « Ceux qui ont combattu aujourd'hui avec vous sont parmi les meilleurs de la Préfecture de Police qui contient un grand nombre d'adeptes importants. Vous avez pu mener un si bon combat contre eux... »

« C'était un bon keiko. », dit Kikuchi.

On traduit habituellement keiko par entraînement mais le sens du terme est plus large en japonais. Il s'agit ici du combat qui vient d'avoir eu lieu et aussi de la manière dont il s'est déroulé et du niveau dont ont fait preuve les adeptes. Pour indiquer que, d'après sa manière d'agir au dojo, on apprécie le niveau de quelqu'un, on dit que son keiko est bon. C'est pourquoi il n'est pas suffisant de traduire ce terme par entraînement. Etymologiquement, le mot « keiko » signifie : apprendre l'essentiel à partir de l'oeuvre des prédécesseurs. Ce qui veut dire que l'entraînement n'est pas seulement un affrontement avec un adversaire présent, mais que c'est aussi une confrontation avec le

niveau atteint par les prédécesseurs. Dire que c'est un bon keiko, cela veut dire que le contenu de l'entraînement était dense et l'expérience satisfaisante, indépendamment de la victoire ou de la défaite.

Quelques jours plus tard, S. Takano reçoit le télégramme habituel lui demandant de venir en hâte au dojo central de la Préfecture de Police immédiatement après son entraînement au dojo Motomachi. Pendant qu'il revêt son armure, arrive Zenjiro Kagawa du commissariat de Shimoya. Il dit : « J'ai reçu un adepte de musha-shugyo au début de l'après-midi. Je pensais le renvoyer en le traitant légèrement. Eh bien, au contraire, c'est moi qui ai été mis à terre. ».

Z. Kagawa peut rester plutôt gai même après avoir été vaincu. (C'est un trait de son caractère.). Il continue : « Il y a des personnes étonnantes de par le monde ! »

- « Et Me Eda, alors ? », demande S. Takano.

- « Vaincu également. »

- « Et Me Nakamura ? »

- « Vaincu. »

- « Me Kaïho, alors ? »

- « Lui seul a fini sans recevoir de coup, en prenant la garde de jôdan, il n'a pas marqué non plus. Je pense que cet homme viendra bientôt à votre dojo. »

- « S'il s'agit de Takaharu Naïto, il est déjà venu. Tout le monde a été vaincu. »

- « Tiens, ce n'est pas possible ! », dit Z. Kagawa en éclatant de rire, tandis que S. Takano est loin d'avoir l'humeur à rire.

Chaque fois qu'il va s'entraîner au dojo central, il entend parler des exploits de T. Naïto qui a combattu dans tel et tel dojo de la Police. Au début novembre, il entend dire que T. Naïto va entrer à la Préfecture de Police.

- « On dit que c'est Me Shimoé qui est allé le lui proposer. »

Une recommandation de Shutaro Shimoé a une grande valeur.

Un expert exceptionnel, Shutaro Shimoé.

S. Shimoé naît, en 1848, dans une famille de maîtres de sabre. A l'âge de 11 ans, il entre au dojo de Eijiro Chiba et devient à 19 ans le chef des disciples (juku tô) du Genbukan Dojo, le dojo central de l'école Hokushin-itto-ryu. Devenir le chef des disciples de Genbukan à l'âge de 19 ans est la preuve d'un talent exceptionnel. S. Shimoé fut un des plus grands adeptes de l'ère Meiji. Mais il considérait que son art du sabre était une chose personnelle et il s'entraînait, au dojo, pour lui-même, sans se préoccuper de former des élèves. Ses capacités étaient reconnues et aussi respectées par tous les maîtres de la Police. Entrer à la Préfecture sur la recommandation de S. Shimoé équivalait à avoir la meilleure mention sur son diplôme.

A propos de S. Shimoé, écoutons Shigéyoshi Takano (1876-1956), fils adoptif de Sazaburo Takano : « *A l'époque, maître Shimoé était déjà âgé d'environ 60 ans... Le lendemain de mon arrivée à son dojo, j'ai reçu ma première leçon. Le maître était grand et mesurait près d'un mètre quatre-vingt. Dans un coin du dojo était posée une serpillière mouillée. Le maître se mouilla légèrement les pieds avant de commencer l'entraînement.*

Il dit d'une voix basse : « Je vous donne un petit tsuki, n'est-ce pas ? ». Il me donna un tsuki en disant « touché d'un petit coup de tsuki. »

Mais ce n'est pas « un petit tsuki. ». Ce « petit » tsuki était si terrible que, quand on recevait un seul de ces petits tsuki, on ne pouvait même plus avaler sa salive durant deux ou trois jours. Le tsuki d'une seule main (kataté-zuki), surtout, était une grande spécialité du maître et il n'amortissait sa technique d'aucune façon. Après m'avoir donné cette spécialité, il va de nouveau se mouiller les pieds sur la serpillière du coin du dojo et revient pour une autre leçon.

Il me prévient : « Cette fois, je vous attaquerai à partir du jôdan de l'école Yagyû-ryû. ». Il s'agit d'une attaque au « koté » (poignet) à partir d'une garde de jôdan. Cette attaque est très lente et je la perçois très bien. Mais je reçois tout de même un coup fulgurant. C'était comme si son shinaï venait se coller sur mon « koté » comme un vampire. Je ressens chaque fois une douleur percutante et le maître dit alors : « Vous avez perdu le poignet ! » puis il va de nouveau se mouiller ses pieds. Lorsque je lance mon attaque à la tête (men) en espérant le frapper au moins une fois, il tranche mon do (flanc) en « nukidô » en disant : « Je prend le dessus comme ça. ». Je ressens alors, par-dessous l'armure faite de bambou et de cuir une douleur qui me tranche le flanc comme avec un rasoir. Ses mains sont tellement habiles et précises (té no uchi) qu'une frappe apparemment donnée négligemment prend une terrible efficacité.

Puis il va encore se mouiller les pieds. Je ne peux rien faire. Mon shinaï ne touche même pas une fois son corps.... maître Kadonâ, adepte d'une grande réputation à Kyoto, disait lui aussi : « Je n'ai jamais pu toucher le corps de maître Shimoé avec mon shinaï. » (...)

Maître Shimoé avait l'air de penser que son art était pour lui seul et n'a jamais essayé de former ses disciples. Mais ses capacités étaient uniques... ».

Comment T. Naïto entre à la Préfecture de Police.

T. Naïto entre à la Préfecture de Police grâce à la recommandation de S. Shimoé à la réputation indiscutable. Voici comment cela s'est passé :

Après sa défaite contre T. Naïto, S. Takano a augmenté la sévérité de son entraînement. En le voyant s'entraîner, S. Shimoé dit : « Takano semble changé depuis quelques jours. ». S. Shimoé, bien plus âgé que S. Takano, était considéré comme un des maîtres suprêmes de la Préfecture de Police. Après son entraînement S. Takano lui dit :

« J'ai perdu contre un adepte de l'école Hokushin-Itto-ryû. »

Sur ce, les yeux de Shimoé brillent car il était, lui aussi, de cette école.

- « Comment s'appelle-t-il ? »

- « Il s'appelait Takaharu Naïto, originaire de Mito. »

- « S'il est de l'école Hokushin-Itto-ryû de Mito, il s'agit certainement d'un élève de maître Torakichi Ozawa. C'est stimulant pour moi d'entendre qu'un type pareil vient de cette école. »

L'école Hokushin Itto-ryû de maître Ozawa

Ainsi S. Shimoé s'intéressa à T. Naïto. Mais ce n'est pas seulement parce qu'il avait été formé dans la même école. Adolescent, lorsqu'il était élève de dojo principal de l'école Hokushin-Itto-ryû à Edo, un adepte de la même école est venu de Mito, il s'est entraîné avec lui et avait été battu complètement. Cet adepte s'appelait Torakichi Ozawa. Shimoé a pensé qu'un jeune adepte venant de Mito devait être son élève. Et il ne s'est pas trompé. Aussi, en entendant raconter les exploits de ce jeune adepte, originaire de la même école, a-t-il immédiatement ressenti une certaine sympathie. Il a pensé qu'il serait bon de faire entrer à la Préfecture de Police un autre adepte, comme lui issu de l'école Hokushin-Itto-ryû.

D'après les informations relatives à ce jeune adepte nommé Naïto, Shimoé a pensé, en retraçant son itinéraire, qu'il allait venir très prochainement au dojo de Fukagawa. Le lendemain, il alla donc au dojo du commissariat de Fukagawa. Après avoir entraîné les policiers du lieu, il leur dit : « Si un adepte nommé Naïto viens ici, prévenez-moi immédiatement. Si c'est trop tard, demandez-lui très poliment de venir me voir au dojo central de la Préfecture. ».

En effet, peu du temps après, Naïto parait au dojo de Fukagawa et il bat Sakabé, maître principal de ce commissariat, avec un tsuki spectaculaire. Le message de Shimoé est transmis à Naïto avant qu'il ne quitte ce dojo.

Naïto avait entendu parler de Shimoé par son maître T. Ozawa. Il se dit : « Il s'agit d'un maître de très haut niveau. Que peut-il vouloir de moi ? En tout cas la rencontre ne peut être qu'intéressante. ».

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

La formation du kendo - 7 - Une école classique de sabre japonais - Kaishin-ryu (1989)



Maître Tetsuzan Kuroda travaillant au bokken

Une école classique de sabre japonais - Kaishin-ryu.

Je vais suspendre pour un moment l'histoire du kendo à l'époque de S. Takano et T. Naïto, afin de présenter les acquis d'un voyage de recherche que je viens d'effectuer dans le cadre de la « Villa Médicis hors les murs » du Ministère des Affaires Etrangères. Au mois de juin, je suis parti à Taiwan pour étudier le xing yi quan et le taiji quan et, au retour, je me suis arrêté au Japon durant trois semaines.

A la recherche de la pratique classique du sabre japonais.

J'ai, au Japon, un ami précieux non seulement pour ses qualités humaines, mais aussi pour ma recherche sur le budo. Il est, en effet, journaliste spécialisé dans les arts martiaux japonais et, de plus, écrivain, auteur d'ouvrages sur les activités corporelles traditionnelles japonaises. Il possède une connaissance à la fois ample et précise de sa spécialité. Il sait donc où habite tel maître de telle école et quelle est la situation actuelle de sa pratique. A chaque voyage, il me donne des indications sur les documents existants et, grâce à lui, j'ai fait la connaissance intéressante de maîtres de différentes écoles.

Comme d'habitude, sitôt arrivé au Japon, je le contacte et lui fais part de mon désir de pratiquer l'art classique du sabre : le kenjutsu et le iaï. Il me répond : « Vous savez, il n'y a que très peu de maîtres qui savent vraiment dégainer le sabre en « iaï ». Quant à l'école classique du kenjutsu le niveau général est bien bas. ».

Mon ami n'est pas un adepte du budo mais il poursuit, depuis plus de vingt ans, un travail de recherche sur ce qui fait l'essentiel du budo, c'est à dire sur la spécificité des techniques et de l'usage de l'énergie transmis dans chaque école. Il a aussi pratiqué différentes disciplines du budo, plutôt pour mieux comprendre qualitativement la pratique sur laquelle portent ses recherches que pour devenir un adepte. Ses remarques sont percutantes et ses critiques sévères.

Il continue : « C'est vrai qu'il y a des maîtres de grande réputation. Mais leur niveau n'est pas toujours aussi haut qu'on se l'imagine. ». Il cite les noms des maîtres et des écoles que je connais, puis me dit : « Ils sont tous de niveau moyen, sinon bas. Qui pourrait vraiment dégainer le sabre ? Ils s'abritent sous l'aspect cérémonieux du iaï et bien peu seraient capables de trancher réellement avec les techniques qu'ils effectuent lors des démonstrations. ».

Un peu sceptique, je ne peux que l'écouter sur ce que je ne connais pas ou mal, car je ne suis pas de près l'état actuel des choses en sabre. Et puis, jusqu'ici, la plupart des informations qu'il m'a fournies se sont avérées justes. Mais j'ai dû avoir l'air déçu car il ajoute en me regardant: « Près de Tokyo il y a une personne qui dégaine le sabre de façon authentique. Il est encore jeune, mais c'est le meilleur. Il vous serait utile de faire sa connaissance. Voulez-vous que je prenne contact avec lui ? ».

Comment aurais-je pu refuser après avoir entendu un discours aussi tranchant. C'est ainsi qu'au début juillet je suis allé, avec mon ami, à Omiya aux environs de Tokyo.

Kuroda dojo.

Dans cette Ecole, on pratique le Kaïshin-ryu kenjutsu et le Tamiya-ryu iaï jutsu. Le maître de cette école s'appelle Tetsuzan Kuroda, il est jeune et n'a que 39 ans. Il pratique et transmet l'art familial qui lui a été insufflé par son grand-père dont les hautes capacités étaient reconnues et redoutées de S. Takano et de ses contemporains. Le dojo est vieux et petit, à peine 35 m² et, au mur du dojo, on peut lire les noms des élèves qui l'ont fréquenté depuis plus d'un demi siècle. Parmi eux figure le défunt Hakudo Nakayama qui est considéré dans le monde du kendo contemporain comme le plus grand maître de « iaï » du XXe siècle.

C'est dans ce dojo que Me. T. Kuroda nous a montré les kata de base de l'école Tamiya-ryu. Il faut signaler qu'il existe plusieurs écoles de ce nom distinguées, en japonais, par des idéogrammes différents. L'école Tamiya-ryu qui est connue en France est différente de celle de T. Kuroda.

L'efficacité et l'inefficacité du « iaï ».

Il est connu dans la tradition du sabre que, face à un véritable adepte de « iaï », même un grand adepte du sabre ne peut pas prendre l'avantage dans une première frappe. Je reprends ici une anecdote sur l'efficacité du « iaï » que la tradition rapporte à propos de Miyamoto Musashi. Dans ce récit, Musashi, grand adepte du sabre, fait face un adepte de « iaï » dont il a sous-estimé la capacité ; en effet, il a évalué avec justesse la capacité en sabre de l'adversaire mais pas sa capacité en « iaï ». Face à lui, Musashi dégaine son sabre et l'adversaire prend une position de « iaï », sans dégainer le sabre, mais prêt à le dégainer à tout moment. Musashi comprend immédiatement que son adversaire a une très grande capacité en « iaï » et qu'il ne peut pas franchir la distance. Il ressent que, s'il entre pour le pourfendre, le sabre de son adversaire l'atteindra. Il n'est pas certain de sa victoire, s'il le touche, il sera touché lui aussi. Musashi dit alors en abaissant son sabre : « J'ai perdu, car vous m'avez vaincu sans dégainer le sabre (saya no uchi). ». Sur ce, l'adepte de « iaï » détache sa main droite de la poignée du sabre. C'est à ce moment que Musashi frappe en le pourfendant. L'adepte de « iaï » aurait dû reculer suffisamment pour casser la distance d'attaque de Musashi avant de détacher sa main.

Ne trouvez-vous pas cette anecdote curieuse ? Musashi n'est pas n'importe qui, c'est un très grand adepte et, comme il l'a estimé, une fois les deux adversaires face à face avec le sabre dégainé, c'est lui qui est supérieur. Mais pourquoi cette distinction entre la capacité en sabre et en « iaï » ? Pourquoi dit-on qu'on ne peut pas vaincre un grand adepte de « iaï » tant qu'il n'a pas fini de dégainer son sabre ? Musashi a déjà dégainé et il est prêt à frapper à tout moment, tandis que son adversaire n'a pas encore dégainé. Il tient la poignée du sabre dont la lame demeure entièrement dans le fourreau. Pourquoi dans cette situation un adepte comme Musashi ne peut-il pas dominer son adversaire ?

Vous avez sans doute déjà une image plus ou moins précise du « iaï ». A partir de l'expérience que vous avez pu acquérir en art martial, imaginez que vous êtes à distance

d'attaque en face d'un adepte de « iaï » qui n'a pas dégainé son sabre, tandis que le vôtre est levé, prêt à frapper. Pensez-vous objectivement qu'avant même que votre sabre ne l'atteigne, vous recevrez la frappe de l'autre ? C'est une impression que je n'avais jamais ressentie jusqu'alors. Je connaissais en théorie la raison pour laquelle un adepte de « iaï » peut prendre avantage sur son adversaire, mais je n'en avais jamais constaté la réalité, bien que j'aie vu s'exercer de nombreux maîtres de « iaï ».

Lors de notre visite, T. Kuroda nous montre d'abord les kata de base qui s'effectuent lentement en plaçant l'attention sur la coordination des différentes parties du corps. Puis il effectue un « haya-nuki » : dégainer rapidement comme s'il faisait face à un adversaire. Lorsqu'il prend cette position assise, je ressens une impression qui m'empêche de m'approcher de lui au-delà d'une certaine distance. Dès que sa main droite touche la poignée, la lame du sabre jaillit comme un éclair. Je suis persuadé que si j'avais été dans la portée de la lame, avec un sabre dégainé et prêt à frapper, il m'aurait pourfendu avant que mon sabre ne l'atteigne. Je n'avais jamais éprouvé cette sensation face à un adepte de « iaï ». Je lui demande de commencer, le jour même, à suivre son enseignement.

On dit souvent que : « Le sabre en main, au cours de l'exercice du « iaï », on se fait face à soi-même et c'est en pourfendant sa propre insuffisance technique et spirituelle qu'on marche jour par jour dans la voie du sabre. Aussi la pratique du « iaï » représente la pratique la plus philosophique du sabre. ». Je n'ignore pas cet aspect du « iaï », mais il est parallèle à l'approfondissement technique, sinon cela revient à un beau discours sans contenu. Le « iaï » devient une cérémonie de sabre et sa philosophie porte à faux. C'est sans doute pour cela que mon ami critiquait la tendance générale du « iaï » et le kenjutsu.

Mais le « iaï » de T. Kuroda m'a convaincu en pratique de ce que la tradition du sabre transmettait : en « iaï » on peut vaincre un adversaire qui a déjà dégainé son sabre.

Les éléments de l'efficacité en « iaï ».

Si nous pouvons comprendre pourquoi la technique du « iaï » permet de prendre une avance d'un pas contre un sabre déjà dégainé, nous pourrions dire ce qui est bon et mauvais dans la technique.

En situation de « iaï », l'adversaire a déjà dégainé son sabre et, aussi longtemps que vous n'avez pas fini de dégainer, votre sabre ne fonctionne pas comme arme. Dans cette position apparemment désavantagée, l'art du « iaï » trouve une énergie supérieure à celle du sabre déjà dégainé. Le « iaï » est un renversement de situation : le sabre obtient une énergie parce qu'il est encore dans le fourreau (saya no uchi). Par l'exercice du kata, on apprend à rassembler l'énergie de frappe qui s'accumule déjà quand le sabre est au fourreau. Le travail principal du « iaï » consiste à apprendre comment accumuler cette énergie, prête à jaillir, par l'exercice rigoureux de techniques corporelles. En effet, le sabre de T. Kuroda semble avoir effectué tout le processus de l'accélération dans le fourreau et est prêt à pourfendre depuis la bouche du fourreau.

ÿcoutons T. Kuroda : « Généralement on effectue le « iaï » en dégainant lentement, puis on accélère et devient rapide au moment où le sabre quitte le fourreau. On désigne la finesse de cette cadence par l'expression « jo ha kyu ». Mais compris uniquement de cette façon, cet enseignement sert d'abri à une insuffisance technique. Si quelqu'un est adepte du « iaï », il est normal de penser qu'il a la capacité de dégainer comme un éclair. Ce n'est qu'un point de départ, l'important est de savoir quelle est sa capacité de maîtriser d'une situation de combat à partir de cette technique. L'essentiel du « iaï » ne

consiste pas uniquement dans la rapidité mais c'est la base. Il est vrai qu'aujourd'hui bien peu de personnes maîtrisent cette base.

Dans mon école, nous étudions minutieusement chacun des kata grâce auxquels on apprend à dégainer le sabre de la façon qui convient à la situation, en suivant le « ma » qui est déterminé par le niveau de l'adversaire. Aussi, selon la situation, les techniques sont-elles diverses. Nous apprenons également à dégainer le sabre lentement avec une vitesse constante, cela a pour but de dominer l'adversaire en empêchant son attaque, tout en s'adaptant au changement du « ma ». L'exécution de ce kata semble une danse avec un sabre, mais le sabre est tout le temps prêt à réagir contre l'attaque de l'adversaire. Pour qualifier cet état on dit : « le sabre est vivant » ; tout cela nous l'apprenons par les kata. ».

En effet, tout le travail du budo classique (kobudô) s'appuie sur les kata. Quand on dit kobudo, beaucoup de Français pensent qu'il s'agit de l'Okinawa kobudo, mais ce nom n'est qu'une reprise dans un sens particulier d'une expression plus ancienne qui désigne le budo classique. C'est par le travail des kata qu'on acquiert certains mouvements particuliers du corps. Les kata de cette école exigent des postures et des mouvements si difficiles qu'ils paraissent même impossibles au début.

Me Kuroda dit : « Le kata n'est pas une adaptation du combat. On apprend et on crée, à travers le kata, le corps et les mouvements nécessaires et efficaces pour le combat. Le kata n'est donc pas une simulation du combat. Dans un kata, on fait beaucoup de mouvements qui ne seraient pas nécessaires si c'était un vrai combat. Ce travail est valable seulement si le champ de l'application de ces gestes, apparemment décalés du combat, est clairement explicité et situé dans l'ensemble d'un travail plus large. Sur ce plan, il ne convient pas de confondre les kata dont je parle avec les kata de certaines écoles de karaté ou kenjutsu qui sont tout simplement décalés de la situation de combat. ».

Par ce travail des kata, on apprend à prendre la posture et la garde qui permettent de gagner une avance sur un adversaire qui a déjà dégainé son sabre. Il est impossible d'entrer dans les détails dans cet article. Selon T. Kuroda, la position assise, limite le déplacement de son corps, tandis que l'adversaire attaque debout avec une possibilité de déplacement ; cette situation est apparemment un désavantage mais, par cette position assise, il réalise une condition du combat en sa faveur : être loin de l'attaque de l'adversaire et en même temps être proche pour sa propre attaque. Pour lui, s'il porte sa main droite à la poignée du sabre dans cette position, c'est comme s'il était prêt à appuyer sur la gâchette après avoir visé à travers la gaine, tandis que son adversaire croit avoir pris de l'avance puisqu'il a son pistolet en main même s'il ne l'a pas pointé.

Les exercices multidisciplinaires des samourais.

Selon la tradition, au cours de sa formation, un samouraï devait connaître les 18 disciplines du budo. Parmi celles-ci, les trois disciplines de kenjutsu, jujutsu et « iaï » sont particulièrement complémentaires et forment un ensemble, c'est pourquoi au Kuroda Dojo, ces trois disciplines se pratiquent en parallèle. Il va de soi qu'après avoir dégainé le sabre en « iaï », c'est de l'art du kenjutsu dont on a besoin. C'est pourquoi la liaison entre ces deux pratiques est facile à comprendre. Mais, dans ce dojo, on apprend aussi par le jujutsu les différents mouvements nécessaires pour bien dégainer le sabre et la manière de canaliser la force.

Dans tous les arts martiaux, il est important d'apprendre à effacer le mouvement préalable du corps et de l'esprit que l'on appelle en termes de budo « kéhaï ». En karaté ou en boxe, on l'appelle « téléphone punch ». Effacer le « kéhaï » est un des centres de

l'apprentissage du sabre et de tous les autres arts. Il faut que le mouvement d'attaque s'effectue sans préalable, à partir du néant. C'est ce que vise la frappe en « un seule cadence » (ichi hyoshi) de Musashi.

Une partie de l'efficacité du « iaï » repose sur cette capacité d'effacer le « kéhaï ». Les samouraïs ont apporté une très grande attention à élaborer des façons d'effacer le « kéhaï » non seulement dans la pratique du budo, mais dans les gestes de la vie quotidienne. Par exemple, il fallait apprendre à marcher sans bruit en dissimulant sa présence physique. Cette recherche conduit à dissimuler l'intention. On apprend à effacer la pensée d'attaque lors d'un guet-apens car la tradition enseigne que si la volonté d'attaque est forte, elle est susceptible d'être captée par l'autre. Celui qui se dissimule doit aussi dissimuler son esprit.

Dans l'école de Kuroda, ce souci d'effacer le « kéhaï » est manifeste dans la technique particulière de déplacement appelée « musoku no hô », ce qui signifie littéralement « méthode sans les pieds ». Il s'agit d'effectuer un mouvement sans que les autres perçoivent les mouvements de vos pieds. Dans ce déplacement particulier (photo 3) la position des pieds est tout à fait différente de celle qu'on prend en kendo moderne.

T. Kuroda dit : « Le kendo moderne est bâti sur la compétition avec le shinai et ne représente pas la tradition du sabre des samouraïs dans laquelle il existe très grand nombre de déplacements et de mouvements grâce auxquels le sabre obtient l'efficacité. Mais ces traits ont été omis au nom du modernisme. Comment les kendokas pourraient-ils parer avec aisance des attaques au tibia. Comment peuvent-ils substituer leur shinai en sabre ? ». Il porte des critiques sévères au kendo moderne.

Selon T. Kuroda les techniques du corps telles que les déplacements et les mouvements spécifiques du corps que le kendo moderne a enterrés étaient la source de l'efficacité du sabre. Et, de fait, lorsqu'il manie son sabre particulièrement lourd et long, aucun signe d'effort particulier n'est pas apparent en lui. Pourtant très lourd, le sabre a l'air de courir tout seul.

T. Kuroda dit : « Si je manie ce sabre avec une force ordinaire, cela demande une très grande puissance physique. Mais c'est l'ensemble de mouvements du corps qui constitue la technique par laquelle mon sabre se meut en obtenant de la puissance. Je me fatigue pour apprendre cet ensemble technique, mais je ne me fatigue pas lors de l'exécution d'une technique. Selon moi, il en est ainsi d'une véritable technique. ».

En effet, lorsqu'on apprend le jujutsu dans son dojo, toutes les indications sont données en rapport avec le sabre.

Il dit : « Pour bien faire le iaï et le kenjutsu, la technique du corps qu'on apprend en jujutsu est indispensable et vice versa. ».

Ainsi, durant trois semaines, j'ai appris dans ce dojo les trois disciplines, alors que je pensais apprendre seulement le « iaï ».

L'art du « iaï » consiste à transformer par la technique une position défavorable en avantage.

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

La formation du kendo - 8 - S. Takano et T. Naïto (1989)

S. Takano et T. Naïto.

Bien qu'il reste beaucoup d'épisodes passionnant dans la vie de ces deux rivaux, je m'oblige à hâter la fin de ce récit ; en effet, dans le cadre imparti à ces articles, il me reste d'autres thèmes à développer.

T. Naïto entre à la Préfecture de police.

Sur l'invitation de S. Shimoé, T. Naïto lui rend visite au dojo central de la Préfecture de la Police. Celui-ci le reçoit en lui disant :

« Maître Ozawa m'a entraîné autrefois, je ressens de la sympathie pour vous qui êtes son élève. Ne voulez-vous pas approfondir le kenjutsu à la Préfecture de Police ? »

T. Naïto ne pouvait donner une réponse immédiate à cette proposition. Il demande seulement :

- « J'aimerais recevoir une leçon de vous. »

- « Très bien, j'ai reçu les leçons de maître Ozawa dans ma jeunesse. Je vous donne volontiers une leçon puisque vous êtes son élève. »

Les deux adeptes de la même école se mettent face à face.

S. Shimoé prend garde en séigan, T. Naïto a pris audacieusement la garde en hasso, ce qui surprend tous ceux qui les regardent. Shimoé pousse un ki en menaçant d'une attaque de tsuki, puis il laisse apercevoir un vide (suki) sur son koté (poignet). Naïto avance avec une négligence apparente, S. Takano les observe avec un regard pétrifié. C'est alors que Shimoé lance son kataté-zuki à la gorge de Naïto, tandis que celui-ci le frappe au flanc gauche (gyaku-dô). Les deux bruits résonnent simultanément dans l'espace du dojo. Pour les spectateurs, ce combat semble une frappe mutuelle (aïuchi), c'est alors que Y. Kajiwara annonce à haute voix : « Sorémadé ! » (Arrêtez le combat car l'issue en est claire !).

Les spectateurs se demandent : « Lequel a gagné ? »

C'est alors que T. Naïto retire son casque et dit en baissant profondément la tête : « Je vous remercie de votre leçon. »

C'est ainsi que les autres comprennent que c'est Shimoé qui a gagné. Ce combat marque fortement S. Takano et la réputation de T. Naïto se répand rapidement à l'intérieur de la Préfecture. Peu après, T. Naïto entre dans la Police comme maître du kenjutsu sur la recommandation de S. Shimoé.

Deuxième rencontre des rivaux.

Ainsi, pendant une année, T. Naïto se trouve dans la même situation que S. Takano à la Préfecture de Police de Tokyo. Mais il n'est pas facile que ces deux adeptes se rencontrent au cours d'entraînements. Chacun des combats entre les enseignants était conçu comme un duel, ils ne combattaient donc pas à la légère entre eux, bien qu'à l'intérieur de chaque dojo ils aient l'habitude de s'entraîner avec les personnes les plus diverses.

Le 19 juillet 1888, Yamaoka Tesshu meurt et, au mois d'août, Sazaburo Takano décide de quitter la Préfecture de Police où il était entré sur la recommandation de son maître Yamaoka. Il retourne à Chichibu où il avait laissé sa femme et son fils né un an

auparavant. Au mois d'octobre, il entre à la Police Départementale de Saitama comme maître de kenjutsu et, à cette occasion, il se fait construire à Urawa un dojo et une maison où il s'installe avec sa famille. Ce dojo, appelé « Urawa Meishin-kan », se trouve juste en face de l'Ecole Normale d'Urawa ; par conséquent, un nombre important d'étudiants de cette école en deviennent élèves.

En 1889, un tournoi est organisé par la Préfecture de Police et S. Takano y participe, représentant le dojo du commissariat d'Urawa. C'est à ce tournoi qu'il rencontre son rival T. Naïto. Ce combat entre les rivaux suscite l'intérêt des adeptes de la Police ; en voici le récit d'après le « Kendo sengoku shi » (Exploits des adeptes de kendo), de Kôji Hara, Tokyo 1977 :

« Enfin le jour est venu. Les deux adeptes avancent calmement vers le centre du dojo. Le juge principal est Kanshiro. Les deux adeptes prennent la garde en seïgan. Takano avance lentement en retenant un peu sa respiration. Deux années se sont écoulées depuis qu'il a perdu contre Naïto.

« Yaa !! », crie Naïto, tandis que Takano avance sans pousser de kiaï. Naïto continue de remuer légèrement la pointe de son shinai.

« Tôo !! », Takano frappe violemment, tandis que Naïto pare le shinai adverse en le faisant tourner avec son shinai qui va frapper le koté de Takano en « maki koté ». Le juge annonce : « Insuffisant ! »

Ensuite Naïto lance immédiatement une attaque puissante à la tête de Takano, c'est alors que celui-ci abaissant légèrement le corps tranche violemment le flanc droit (migi-dô) de Naïto en nuki-do.

« Sorémadé !! » (Arrêtez le combat, car l'issue en est claire !), crie le juge.

Naïto se retire, en saluant Takano qui se dit en lui-même : « J'ai gagné. »

« Dai-Nippon-Butoku-kaï » : L'institutionnalisation du kendo.

Dans la formation du kendo, à partir de l'art du sabre (appelé alors tantôt kenjutsu, tantôt gekiken), la contribution de la police a été déterminante. Le Japon, depuis 1868, était en train de se constituer en pays moderne, la fondation et l'organisation du système policier lui ont permis d'absorber les anciens samourais. Dans le cadre de la police, la pratique du kenjutsu leur permettait, dans une certaine mesure, de maintenir leur identité. La tradition et la culture ne se transforment pas aussi rapidement que la morphologie sociale. Même si les Japonais avaient coupé leurs chignons et s'habillaient en hommes modernes de style occidental, leur corps et leurs personnalités portaient les marques de la période précédente. C'est à ce moment de transformation que Takano et Naïto ont passé leur jeunesse dans la voie du sabre.

En 1895, est constitué « Dai-Nippon-Butoku-kaï » (Association de la Vertu des Arts Martiaux du Japon Impérial), que l'on appelle habituellement « Butokukai ». Ce groupe a pour objectif d'assurer la continuité des arts martiaux traditionnels japonais et de les développer. Il faut souligner que le Japon venait de remporter une victoire décisive contre la Chine, en 1894. Le Butokukai a été constitué dans une ambiance d'ascension nationale où les Japonais prenaient conscience de leur force militaire. Un quart de siècle plus tôt, ils avaient été obligés de mettre en cause la structure du pays devant la menace des forces militaires des Etats-Unis et des pays européens. La conscience d'une crise et une sorte de complexe d'infériorité vis-à-vis des Occidentaux formaient l'arrière fond des transformations sociales. C'était dans cette situation de crise de la tradition que la pratique des arts martiaux avait été dépréciée jusqu'à être presque abandonnée à un moment donné. Mais, à ce moment, les Japonais ont étudié en Europe les techniques militaires et leur armée a atteint un tel degré de force qu'elle a pu vaincre la grande

Chine qui a nourri culturellement le Japon depuis l'antiquité. Et dix ans plus tard, le Japon va engager une guerre contre la Russie, dans laquelle il galvanise l'énergie collective à un degré surprenant. Pour préparer la guerre contre la Russie, le Japon envoie des officiers étudier la culture et la société de la Russie. Certains d'entre eux sont chargés de prendre contact avec les éléments révolutionnaires qui menaient alors les activités clandestines contre le pouvoir de Tsar et leur apporter un soutien financier. Le Japon investit un budget considérable dans la préparation et l'exécution de cette guerre et lorsqu'il remporte la victoire en 1904, il est au bord de la faillite. Les arts martiaux traditionnels sont certes peu efficaces pour la guerre moderne, mais ils ont fait montre d'une grande efficacité pour forger des hommes qui s'engagent dans des domaines divers, en particulier dans l'armée. Il ne convient pas de confondre la notion de do (la voie) telle que nous la concevons aujourd'hui avec celle qui a été formulée à cette époque. Le Japon venait d'échapper à la colonisation qu'avaient subie d'autres pays asiatiques, mais la menace des forces occidentales était toujours présente. La pratique du budo dans cette situation servait à confirmer l'identité japonaise et à renforcer la volonté dans une action nationale qui pouvait se confondre avec la vocation de chaque personne. L'éthique du budo de cette époque comporte l'investissement de sa propre vie dans un but collectif ; c'est ce qu'indique J. Kano par « devenez les piliers du pays » dans les instructions qu'il donne à ses premiers disciples lors de la fondation du judo. Le devoir personnel et le destin d'état y étaient fortement confondus. C'est sur arrière-plan social qu'a été élaborée la nouvelle notion des arts martiaux qui s'appuie sur la notion de «do». Elle commence à partir du judo.

Le Butokukai a été fondé dans cette atmosphère au Japon pour centraliser et diriger la formation et le développement du budo. Le kenjutsu est au centre de ses activités. La fondation de Butokukai est un renversement de la situation des arts martiaux que, vingt ans auparavant, la société entière tendait à enterrer. La pratique des arts martiaux au début du XXe siècle redevient un élément moteur de la conscience japonaise qui a commencé à s'étendre en brisant la croûte de la féodalité.

Les rivaux de toute la vie.

S. Takano et T. Naïto sont nés la même année, en 1862, tous deux fils de bushi (samourai), leurs exploits de jeunesse se déroulent autour de la Préfecture de Police de Tokyo.

Dans la situation sociale que nous venons d'évoquer, en 1896, S. Takano revient à Tokyo et y fonde le dojo « Meishin-kan » où il commence à se consacrer à la formation des jeunes adeptes. Un peu plus tard, en 1899 T. Naïto s'installe à Kyoto pour y devenir un des maîtres principaux du Butokukai.

Naïto avait une situation importante à la Préfecture. Ce qui le décide à quitter Tokyo est, dit-on, un télégramme envoyé par M. Kusunoki, un des fondateurs de Butokukai : « Venez pour la voie. ». Cette petite phrase touche le cœur de Naïto qui part immédiatement vers Kyoto. Il accède ainsi à la demande de Kanichiro Mihashi, adepte renommé des deux sabres, surnommé le « Musashi contemporain » qui, vieillissant souhaitait l'avoir comme second.

C'est ainsi que les deux rivaux s'installent l'un à Tokyo et l'autre à Kyoto donnant forme aux courants de l'Est et de l'Ouest qui vont s'affronter durant les 30 ans qui vont suivre. En 1901, J. Kano, fondateur du judo qui était aussi le directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Tokyo, invite Takano à assumer le rôle de maître du kendo dans cette école. Précisons que le terme « kendo » a été pour la première fois utilisé dans un texte officiel dans l'article de la loi, en 1891, relative à l'éducation physique scolaire, où le kendo a été intégré à la formation des lycéens. Mais à cette époque encore les termes

kenjutsu et gekiken étaient les plus usités parmi les adeptes. Auparavant déjà, dans les années 1880, Yamaoka Tesshu semble avoir utilisé le terme kendo en fondant son école « Muto-ryu » qui est symbolisée par une fameuse phrase : « le sabre ne vit pas en dehors de l'esprit » (shin-gai-mutô). L'appellation du « kendo » se stabilise vers les années 1910 en se définissant avec la notion de voie (do) au lieu de celle de technique (jutsu). La différence n'est pas seulement dans les mots, mais dans l'idée directrice de la pratique entre « kenjutsu » et le « kendo ». Si nous voulons être un peu rigoureux, il n'est donc pas juste de parler de kendo pour désigner la pratique du sabre d'avant la fin XIXe siècle. En tout cas, S. Takano devient le maître du « kendo » d'une Ecole Supérieure, en même temps qu'il dirige son dojo.

Tandis que l'activité de S. Takano prend envergure de plus en plus large autour de Tokyo, T. Naïto développe la sienne autour de Kyoto. Parallèlement à la fonction de maître du Butoku-kaï, lorsque « l'Ecole Spéciale du Budo » (Budo senmon gakkô) est constituée dans cette ville antique, il en devient le maître directeur.

« L'Ecole Spéciale du Budo » (Budo senmon gakkô)

En 1902, en liaison avec le Butokukai, a été fondé l'Institut de la Formation des Professeurs de Budo. A partir de cette expérience, « l'Ecole Spéciale du Budo » a été constituée en 1912. La durée de la formation était d'abord de trois ans, ensuite elle est passée à 4 ans. On y enseignait principalement le kendo et le judo, avec une dureté particulière. Voici le témoignage de H. Hiromitsu, étudiant de cette époque :

«Les blessés étaient nombreux parmi les étudiants. Beaucoup ont renoncé au cours du chemin à cause de la dureté et quelques uns de mes amis sont morts. Il était fréquent que des camarades vomissent à travers la grille de leur casque, auprès du puits. Comme on transpirait tellement, on ne pissait que peu, mais avec du sang. Un jour, mon oncle est venu regarder l'entraînement. Je ne peux pas oublier ce qu'il m'a dit: «Rentre avec moi. Tu ne pourras pas survivre ici, même si tu as plusieurs vies». J'ai dû alors lui demander surtout de ne pas en parler à ma mère parce qu'elle en mourrait d'inquiétude».

Le principe de cette école était d'apprendre sans parole, telle était la direction de T. Naïto que les autres maîtres ont adoptée. Cette attitude d'enseignement fait contraste avec celle de S. Takano qui donnait maintes explications au cours de son enseignement. Et cette différence se reflète dans les pratiques des écoles de l'Ouest et de l'Est.

J. Furusé témoigne : « On arrivait à une limite où on ne pouvait rien faire. Mais, dans cet état mourant, on devait faire sortir la force par le kiaï et on devait prendre appui solidement sur le sol pour continuer à frapper. Cette expérience d'avoir investi la vie dans l'entraînement est inoubliable. Elle m'a aidé plus tard dans les différentes phases de ma vie. Je dois remercier pour cet entraînement. ».

Au travers des témoignages des élèves, nous pouvons entrevoir l'expérience qu'a faite T. Naïto lui-même dans sa jeunesse. A la direction principale de l'Ecole Spéciale du Budo décidée par T. Naïto, s'ajoutent parfois les initiatives du directeur de l'école. Par exemple, en 1918, H. Nishikubo devient directeur. Celui-ci assiste lui-même à l'entraînement des élèves. Il est de coutume d'effectuer durant la période la plus froide une série d'entraînement qu'on appelle « kan-géiko ». Dans le célèbre froid de l'hiver de Kyoto, toutes les fenêtres du dojo sont grandes ouvertes. Le premier entraînement commence à cinq heures du matin. Pour cet entraînement, le directeur Nishikubo arrive tous les jours avec ses habits d'entraînement spéciaux car il fait plonger ses habits dans la baignoire et les fait exposer dehors durant la nuit, ce qui fait qu'ils sont durcis en glace. Son grand

corps rond de lutteur du sumo, vêtu d'habits glacés, commence bientôt à produire une fumée de vapeur durant l'entraînement.

S. Takano aussi avait fait ce type d'entraînement dans sa jeunesse. Il disait à ses étudiants qui grelottaient du froid lors de kan-géiko : « Quand j'étais jeune, nous faisons l'entraînement d'hiver après avoir plongé les habits entraînement dans l'eau, en continuant jusqu'à ce qu'ils sèchent. ».

En tout cas, la recherche d'un dépassement de la difficulté était commune à tous les arts martiaux japonais, que ce soit l'Est ou l'Ouest. Pourquoi faisaient-ils cela ? Était-ce nécessaire ? Il arrive que l'on qualifie de masochiste ou de sadique l'attitude ascétique dans la pratique du budo, lorsque les actes commencent à se décaler de leur objectif. C'est sans doute un problème auquel il est nécessaire réfléchir lorsque nous pratiquons les arts martiaux traditionnels dans notre vie actuelle.

Les derniers combats de S. Takano et T. Naïto.

Vers les années 1900, les deux adeptes Takano et Naïto font partie des dix plus grands maîtres de kendo au Japon. Lorsque leur réputation commence à résonner dans le monde du kendo au Japon, une question se pose naturellement : « S'ils combattaient, lequel gagnerait ? ». Dans l'esprit des deux adeptes, l'un était présent pour l'autre toujours comme son rival et cette conscience s'aiguise du fait de leur entourage.

Au mois de mai 1901, à l'occasion du sixième tournoi du Butokukai, les deux rivaux se rencontrent à nouveau. Voici ce combat tel qu'il est relaté dans le «Kendo-sangoku-shi» :

« Tous les deux ont 40 ans, en pleine force du corps et de l'esprit. Leur rencontre est digne de représenter le plus haut niveau du kendo japonais. Le juge principal est Kanichiro Mihashi. Takano porte le do (plastron) rouge et celui de Naïto est noir, le contraste est frappant. Un profond calme remplit le Butokuden. Takano prend la garde en seïgan et Naïto en gedan.

« Eéé...!! », Takano pousse un kiaï, tandis que Naïto demeurant muet soulève peu à peu la pointe de son shinaï. Takano recule son pied gauche d'un pas. Les spectateurs retiennent leur respiration en contemplant ce combat.

Le « ki » de ces deux adeptes se heurte dans l'espace avec des étincelles invisibles. Chacun des deux cherche à capter avec son esprit ce que recèle celui de l'autre... Par instants le shinaï de Takano remue. « Eyaa!! », à l'instant où il va frapper le «men» (tête) de son adversaire, Naïto lance son shinaï à la vitesse d'un éclair pour trancher le koté (poignet) de Takano et marque le premier «ippon» avec technique d'osaé-goté » (...)

Pour le second combat, Takano prend la garde de jōdan, tandis que Naïto la prend en seïgan (milieu). Durant un moment, ils demeurent immobiles et la tension tient les spectateurs.

«Tôo !!», Naïto s'élançait en un violent tsuki et Takano en tournant le corps vers la droite frappe en biais le men de Naïto (yoko-men). Le juge lève sa main pour annoncer un « ippon » de Takano... »

Au cours de cette rencontre, ni l'un ni l'autre n'emporte le troisième combat et ils se séparent sans être ni vainqueur, ni vaincu. Ces deux rivaux vont se rencontrer encore plusieurs fois durant leur vie, mais ni l'un ni l'autre ne peut emporter une victoire définitive. Ils ont, tous deux, contribué de façon importante à la constitution du kendo au Japon, tout en étant critiques envers la tendance du kendo à s'écarter de plus en plus de l'esprit du sabre des samouraïs.

T. Naïto, surtout, même dans la vie privée, se comportait en se référant au modèle du « bushi ». Par exemple, il interdisait à ses élèves de verser le saké en tournant la bouteille

vers l'extérieur (avec la paume de la main vers le haut), car cette façon de verser est réservée pour mouiller le sabre au moment de trancher la tête lorsqu'on seconde un samouraï dans le seppuku. Il interdisait tous les vêtements qu'on doit passer par-dessus la tête car, lorsqu'on couvre la tête, on crée un moment vulnérable. Au Japon, il est usuel qu'un disciple ou un élève porte les bagages du maître mais il n'a jamais laissé porter son shinaï ou ses armures car ce sont les affaires personnelles d'un bushi qui ne doit jamais se séparer de son arme.... Vivant ainsi comme un samouraï dans la société moderne du Japon, sa vie matérielle était simple, voire pauvre. « L'affaire d'or est Monsieur Naïto. Les chiffons pendouillent de ses manches comme glycines. ». Dans ce poème, il se moque lui-même de son état car la glycine était l'emblème de sa famille et, étant rond avec un visage qui évoque l'image de Bodhidharma, il avait l'air riche. Il a fini sa vie sans avoir jamais possédé sa propre maison. Le saké semble avoir été son meilleur compagnon. Après chaque entraînement le matin, midi et le soir, il buvait une quantité importante du saké, ce qui semble avoir raccourci sa vie.

C'est en 1928 que T. Naïto et S. Takano effectuent leur dernier combat. C'est celui que nous avons analysé dans les articles précédents. En 1929, l'organisation d'un tournoi en présence de l'Empereur a été décidée. T. Naïto s'y oppose jusqu'au bout car cette décision a revêtu la forme d'un ordre venu de l'Empereur. Devant celui qui annonce l'ordre de l'Empereur, Naïto s'incline profondément en disant : « Je ne peux qu'accepter si cette décision est l'ordre de sa Majesté. ». En retournant à Kyoto, il déplore : « C'est ainsi que le kendo du Japon va périr. ». Il souhaitait que le kendo continue en dehors de l'ordre impérial car la présence impériale confère une conscience d'honneur irrémédiable qui risque d'engendrer la vanité en kendo. On va chercher à gagner au lieu d'approfondir la qualité de pratique. Pour T. Naïto le tournoi n'est que l'occasion d'entraînements où importe la qualité de pratique et non pas la victoire. L'ironie du destin a fait que T. Naïto a été nommé Président des juges pour ce tournoi. Mais, la veille du tournoi, il a fini par échapper à ce rôle contrariant. Une mort subite l'a emporté. Il avait 68 ans.

S. Takano vivra jusqu'en 1950. Sa vie, longue de 89 ans a été consacrée au sabre et il a laissé effectivement des traces ineffaçables dans le kendo japonais. Les derniers de ses élèves ont aujourd'hui aux alentours de 65 ans et jouent un rôle important dans le kendo actuel. S. Takano a continué d'enseigner à l'Ecole Normale Supérieure même après ses 80 ans. Il aimait parler et il parlait bien. Écoutons un de ses élèves : « Il nous a montré ses mains qui étaient comme celles d'un ours. Effectivement, la peau du revers des mains était épaisse et dure comme celle d'un hippopotame. Il disait, « Touche la paume. N'est-ce pas, elle est douce comme celle d'une vierge. Si vous avez des ampoules ou des callosités dans la paume, ceci provient d'une insuffisance de justesse dans la manière de tenir le shinaï. Il faut bien le saisir sans que la peau de la paume ne durcisse. ». Tel était son enseignement... ».

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

Kata : go gyo ken



	形	意	拳	五	行	拳
Jap.	Kei	i	Ken	Go	Gyo	Ken
Cin.	Xing	yi	Quan	Wu	Xing	Quan

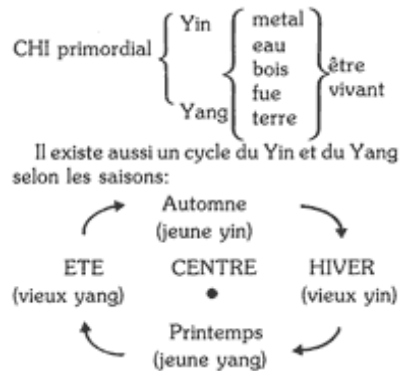
GO GYO KEN est la forme des cinq éléments (ou cinq mouvements) ; c'est un kata qui provient de l'école chinoise Xing Yi Quan.

Dans la conception Orientale de la création, on trouve le Yin et le Yang : deux éléments jaillis du Chaos.

Si l'on se réfère au verset cosmologique du Tao Te King (livre de la Voie et de la Vertu) « le Tao donna naissance à Un (Taï Chi), Un donna naissance à Deux (Yin & Yang) » ; nous avons, à partir d'une énergie première unique, une différenciation qui conduit à la distinction en deux énergies : Yin & Yang.

Le Yin & le Yang sont à l'origine des cinq éléments :

Il existe aussi un cycle du Yin et du Yang selon les saisons :



Automne = jeune Yin (déclin de l'énergie Yang)
Hiver = vieux Yin (nuits plus longues que le jour)
Printemps = jeune Yang (qui se dégage du vieux Yin)
Eté = vieux Yang (jours plus longs que la nuit).

« En se fondant sur le cycle du Yin/ Yang, on arrive en effet à une répartition en quatre points à laquelle on peut déjà associer plusieurs caractéristiques. L'originalité de la pensée chinoise est d'introduire dans cette répartition en quatre classes, le point du centre pour parvenir à la distinction de cinq classes ainsi : Automne = METAL ; Hiver = EAU ; Printemps = BOIS ; Eté = FEU ; 5° saison: TERRE (centre). Dans chaque élément on trouve une partie Yin et une Yang, avec les cinq éléments ils créent l'être vivant. » (1)

Dans cette conception, une importance particulière s'attache aux cycles d'engendrement & de destruction qui sont représentés ci-dessous :

Cycle d'engendrement :

Le **métal** engendre l'**eau**
 L'**eau** engendre le **bois**
 Le **bois** engendre le **feu**
 Le **feu** engendre la **terre**
 La **terre** engendre le **métal**

Cycle de destruction :

Le **métal** domine le **bois**
 Le **bois** domine la **terre**
 La **terre** domine l'**eau**
 L'**eau** domine le **feu**
 Le **feu** domine le **métal**

« Le cycle de destruction complète, le cycle d'engendrement, ces cycles existent simultanément car toute chose dans l'univers se produit et se détruit. Il ne s'agit pas d'un « bon » cycle opposé à un « mauvais » cycle, mais d'une loi qui régit les interactions entre les éléments. » (1)

Si nous suivons le cycle de destruction, nous pouvons aussi dire que HEKI KEN domine PON KEN, lequel domine O KEN et ainsi de suite.

Rappelez-vous à ce propos que, dans l'un des TAI-REN, l'ordre de succession des mouvements est aussi calqué sur celui des éléments. Il y a pourtant des différences :

GO GYO KEN

HEKI KEN domine PON KEN
PON KEN domine O KEN
O KEN domine SAN KEN
SAN KEN domine HO KEN
HO KEN domine HEKI KEN

TAI REN

PON KEN est dominé par HEKI KEN
HEKI KEN est dominé par HO KEN
HO KEN est dominé par SAN KEN
SAN KEN est dominé par O KEN
O KEN est dominé par PON KEN

Dans le kata, le cycle de domination est conçu dans le sens « où l'on gagne », mais dans le cas du TAI-REN on peut inverser.

« La pensée chinoise recourait une similitude entre toutes les composantes de l'univers, tant au niveau du macrocosme que du microcosme. Les phénomènes naturels comme les phénomènes physiologiques sont ainsi divisés en classes comportant diverses entités qui s'associent à l'un des cinq éléments fondamentaux. » (1)

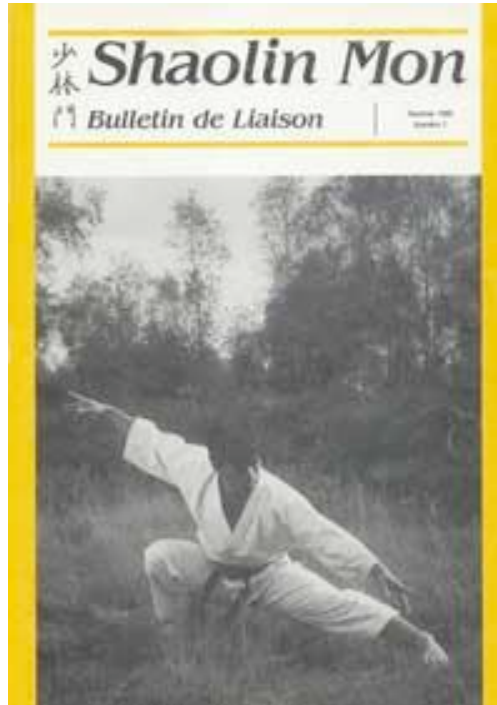
Chaque élément est donc lié à des organes déterminés sur lesquels il est indiqué, lors de la pratique de concentrer son attention; de plus, selon la tradition, l'exécution du mouvement renforce l'organe correspondant.

Ces explications sont, bien sûr, très générales car il est difficile d'expliquer quelque chose de très complexe en peu de lignes.

(1) Les citations proviennent du livre de G. FAUBERT & P. CREPAN « La chronobiologie chinoise » Albin Michel.

[Document d'archive écrit en novembre 1986 par Kenji Tokitsu - publié dans Bulletin de liaison Shaolin-mon n°3](#)

Maitre Masahiko Narazaki (kendo, zazen)



Bulletin de liaison Shaolin-mon n°1

Cet article a été écrit pour les kendokas français à l'occasion de la venue en France de Maître Masahiko Narazaki, maître de kendo de haut niveau, à l'occasion du stage qu'ils organisent chaque année. Mon amie Madame Keiko Deguitre, adepte de kendo, m'a communiqué plusieurs articles concernant ce maître de haute valeur. Je n'ai pu les lire sans être troublé par l'émotion. En effet, la vie de ce maître a été bouleversée par l'histoire du Japon à la fin de la deuxième guerre mondiale. Et, bien que je sois né après guerre, j'ai vécu en province dans une atmosphère fortement marquée par la guerre où, encore dans le jeu des enfants, on s'identifiait aux soldats et où l'âge de 20 ans était pour nous l'âge de la mort à la guerre. A l'école nous avions une peur particulière des professeurs d'éducation physique qu'on disait « tokko gaéri », ce qui veut dire « les survivants du tokko », c'est-à-dire des kamikazes. Pendant mon enfance l'association entre le « Kamikazé tokkotai » et l'âge de la mort à 20 ans restait encore vivante. Dans ma famille, plusieurs personnes sont mortes jeunes à la guerre ou des suites de la guerre. Mon attirance pour les arts martiaux s'enracine dans cette enfance où ils représentaient une forme d'identité compatible avec la mort. Je ne suis pas capable de me détacher d'un sentiment personnel concernant la Guerre du Pacifique du Japon, aussi est-ce une période à la quelle je suis particulièrement intéressé dans le cadre de mes études. C'est pourquoi j'aimerais l'évoquer pour mes élèves du Shaolin-mon à travers l'histoire de ce maître de kendo.

Le « men » de maître Narazaki

« Les adeptes de kendo japonais prennent modèle sur le « men » de Narazaki. Il s'agit d'une frappe au « men » (tête) qui explose après qu'il ait poussé par le « ki » l'adversaire

jusqu'à l'extrémité... Beaucoup de kendokas désirent apprendre le secret de ce « men ». Il est déplacé de désirer trouver entre les pages d'une revue l'exposé d'un secret de l'art qu'un grand adepte a pu constituer pour lui-même en y investissant sa vie entière. Mais, devant notre insistance, maître Narazaki nous a permis d'exposer une partie de son art sur cette revue. ».

Telle est l'introduction d'une suite de 4 articles publiés à partir de mars 1986 dans la revue « kendo jidai ». Je m'appuierai sur ces articles pour vous présenter ce maître du kendo, réputé pour ses hautes capacités qui semblent jaillir de la profondeur de sa personnalité.

Masahiko Narazaki était kyoshi, 8ème dan lorsqu'il a remporté la première place au premier tournoi de Meiji-mura en 1977. Ce tournoi est un des plus importants entre adeptes de haut niveau au Japon. C. Ogawa, 9ème dan de kendo, et aussi maître de zen, en a donné l'appréciation suivante :

« Les combats de M. Narazaki que nous avons pu voir aujourd'hui sont exactement le zen vivant ».

Ce jour là, Me Narazaki a gagné la plupart de ses combats avec la seule technique de « men ». Comme lors de son entraînement quotidien, il a effectué « kisémé » après « kisémé », puis a terminé le combat avec une frappe au « men ». Quant à ses adversaires, ils ont tous été repoussés par le « ki » et après avoir subi le « sémé » de Me Narazaki, ils ont fini par recevoir une frappe au « men ». Ils disent tous qu'ils savaient que M. Narazaki allait frapper au « men », mais qu'ils ont quand même reçu le coup. Marquer au « men » ou en « tsuki » après avoir mené un « kisémé » jusqu'à la limite est la façon de vaincre la plus difficile à réaliser en kendo.

L'expression suivante souligne, a contrario, la hiérarchie des techniques : « Il n'y a pas de grand adepte qui soit expert en frappe au dô (flanc) ».

La réputation du « men » de Me Narazaki n'est pas récente. Déjà à l'époque où la caméra de 8mm venait d'être commercialisée, le défunt maître Nakano, hanshi 9ème dan, a pris la technique de Me Narazaki comme modèle dans un document destiné à ses étudiants de l'université. Le défunt maître M. Takada, hanshi 8ème dan, disait lui aussi à ses élèves: « Si vous voulez devenir 8ème dan, allez voler le secret de « men » de Narazaki ». Un maître 9ème dan qui assistait à l'examen que M. Narazaki a passé avec son magnifique « men » l'a surnommé « le 8ème dan du men ».

M. Narazaki, hanshi, a aujourd'hui 68 ans, mais il reste très jeune. Cela tient sans doute à l'assiduité de son entraînement : chaque jour il commence par un jogging tôt le matin pendant une ½ heure ou ¾ d'heure, puis il fait, là où il se trouve, en métro ou en voiture, son exercice des muscles abdominaux ; une respiration abdominale destinée à augmenter la puissance de la vitalité fondamentale (tan-ryoku). Il attache une importance particulière au renforcement du bas du corps, le ventre et les jambes. Cet entraînement repose sur l'idée que la baisse de la condition physique que l'on peut interpréter aussi comme une baisse de l'énergie vitale (ki-ryoku) signifie la fin du kendo.

Dans son itinéraire de kendo, Me Narazaki a traversé dix ans de période blanche. Tous les kendokas de plus de 60 ans ont eu quelques expériences de période blanche en kendo, car pendant plusieurs années après guerre, il fut impossible de pratiquer le kendo même si on était passionné. Mais il ne s'agit pas de cela pour Me Narazaki. A partir de ses 25 ans, durant une dizaine d'années, il a passé la plupart de son temps en zazen devant le mur de la prison où il attendait d'être exécuté. L'esprit de son kendo s'est forgé au cours de cette période. Tous ceux qui ont combattu avec Me Narazaki à l'entraînement

ou en tournois disent : « Il est fort durant l'entraînement et on a l'impression qu'il grandit lorsque le tournoi devient plus difficile. Mais au fond il ne change nullement ».

Bref itinéraire

Masahiko Narazaki naît en 1921, à Saga dans le Kyushu. Il commence le kendo à l'âge de 12 ans. En 1941, il entre à l'Université Kokushikan où il reçoit l'enseignement des célèbres maîtres de l'époque tels que G. Saimura, J. Ono, M. Kojo, K. Horiguchi et C. Ogawa. En 1943, il est convoqué à l'armée et va à Nagasaki. En janvier 1945, il entre à l'école militaire Nakano qui est le centre de formation des agents secrets de l'année impériale japonaise. Un agent sortant de cette école était censé accomplir sa mission seul en territoire ennemi, il n'était pas autorisé à dévoiler son nom, même en mourant, et sa famille n'était pas informée de sa mort. C'est pourquoi cette école ne recrutait pas de fils aînés, car, selon le système alors en vigueur, le fils aîné prenait la succession du chef de famille.

En juillet M. Narazaki est envoyé au quartier général de la région de l'Ouest. Au mois d'août, c'est la capitulation. En septembre 1947, il est emprisonné et le restera 10 années. En 1957, en sortant de prison, il entre dans l'entreprise Ida-gumi où il travaille encore aujourd'hui. En 1972, il passe le 8ème dan de kendo, en 1977 il remporte le tournoi de Meiji-mura, en 1980 il reçoit le titre de « hanshi ».

La fin de la guerre au Japon

En 1945 à partir du mois d'avril, le nord de Kyushu est quotidiennement bombardé par les Américains, les bombardements sont réguliers et intenses, toutes les villes brûlent et les victimes civiles sont nombreuses. Dans cette situation, plusieurs dizaines de pilotes américains sont faits prisonniers. Au mois de juin, une rumeur se répand parmi eux :

« Un cuirassé américain est dans la baie de Hakata, si nous parvenons à nous évader de la prison, nous arriverons à nous échapper ». Dans cette ambiance, les prisonniers déclenchent une émeute. Le quartier général ordonne aux jeunes officiers parmi lesquels se trouvait M. Narazaki de supprimer les révoltés. La revue « kendo jidai » ne donne pas de détails, mais probablement la plupart des prisonniers ont été tués.

Rappelons que déjà, depuis 1944, une ambiance de défaite emplissait le Japon et une stratégie spéciale (tokko) est mise en place cette année-là : « Kamikazé-tokko-tai ». Le tokko n'était pas limité aux pilotes d'avions « Kamikazé », il s'appliquait aussi aux « Kaiten » (homme-torpille dans un sous-marin individuel), aux barques-torpilles et aux fantassins (un homme porte en courant une bombe sous un char). Les militaires, et aussi la plupart des Japonais vivaient très proches de l'idée de l'image de la mort. La mort était présente dans la guerre et aussi dans la famine qu'endurait toute la population. Il n'est pas surprenant que, dans cette atmosphère, les pilotes de bombardiers américains révoltés aient été exécutés. La stratégie de « tokko » avait été conçue avec ce raisonnement, inconcevable dans une situation normale, que le Japon perdrait la guerre mais que si 20 millions d'hommes mouraient volontairement l'identité japonaise serait sauvegardée.

Le 15 août, le Japon accepte une capitulation sans condition, après avoir reçu deux bombes atomiques. Les jeunes officiers reçoivent cet ordre de leur supérieur : « Les Alliés vont considérer très négativement l'affaire des prisonniers. Vous devez tous vous dissimuler ».

Toutefois la situation, semble peu à peu s'apaiser, bien que le Japon entier connaisse une grande misère économique durant ces années. M. Narazaki était amoureux d'une jeune fille depuis qu'il était étudiant à Kokushikan. Deux ans après la fin de la guerre, il

l'épouse et commence à vivre à Tokyo qui était encore un immense ensemble de décombres. Mais M. Narazaki était heureux de commencer sa nouvelle vie avec sa femme, il trouve du travail dans une entreprise qui venait de rouvrir. Ce bonheur ne dure que 6 mois, car il est arrêté et envoyé à la prison de Sugamo où se trouvaient les criminels de guerre.

En prison

La malchance de M. Narazaki tient à ce que ses supérieurs, en espérant que les jeunes officiers avaient pu se dissimuler, ont porté un faux témoignage lors des interrogatoires, à savoir : « L'affaire des pilotes de bombardiers a été causée par les jeunes officiers qui ont perdu la tête ».

Et voici ce qu'a déclaré M. Narazaki :

« Une fois que je me suis trouvé en prison, la situation était tout à fait différente de ce que j'attendais. J'ai pensé qu'une fois en prison, il était inutile de penser à la vie, mais mon devoir était de faire connaître ce qui s'était réellement passé afin de sauvegarder mon honneur. Pour cela il fallait que je rencontre mes supérieurs qui m'avaient donné cet ordre... »

Mais ni son avocat, ni le procureur ne veulent faire cette démarche, en raison d'un accord préalable passé entre eux. Quel accord ?

Après la capitulation, les Alliés doivent régler les problèmes de la guerre, ils le font avec leur idée de la justice en déterminant les coupables et non coupables, les bons et les méchants. Le Japon était forcément mauvais et il fallait exécuter un certain nombre de criminels de guerre. Pour être conforme à cette politique, une dizaine de personnes au moins devaient être exécutées dans la région Ouest. Un accord tacite s'était établi entre les avocats et les procureurs pour que cette « justice » soit réalisée sans trop de problèmes. M. Narazaki et ses collègues apprennent leur destin de leurs avocats qui leur disent que leur sort a été fixé avant le jugement du tribunal. Un an et trois mois après le début de son emprisonnement, M. Narazaki est condamné à la mort par pendaison avec 8 autres personnes. Il était le plus jeune des criminels de guerre condamnés à mort. Voici le poème (haïku) qu'il a composé le jour où il a reçu cette condamnation :

*« En baissant la tête devant la condamnation inattendue, Ineffaçable, demeure
L'image de ma femme en pleurs »*

Il compose plusieurs autres poèmes dans sa prison :

*« Les jours heureux de notre mariage se déplient dans ma tête jour après jour, Je les
évoque aujourd'hui comme un souvenir lointain ».*

Sa femme aussi écrit :

*« Il m'arrive parfois, De pleurer face à ma mère, Car je ne suis qu'une femme dont le
mari est absent »*

Les condamnés à mort

Les condamnés à mort sont isolés des autres prisonniers et transférés au « 5ème bâtiment » où ils vivent le temps d'une suspension entre la vie et la mort. Ils sont un pas avant leur propre tombe. Les exécutions ont lieu vers une heure du matin, les vendredis ou les jours fériés. On sait donc que celui qui est appelé le jeudi à 9 heures du soir ne reviendra jamais. Si vers 9 heures du soir, on entend le bruit des pas du gardien, quelqu'un doit mourir. Celui qui est appelé rédige son testament, on y rajoute les ultimes mots et il range ses affaires personnelles. En sortant du « 5ème bâtiment » il est conduit

dans une chambre à part où il doit signer son consentement à sa propre exécution, puis il prend un dernier repas avec du vin.

Les exécutions se font par pendaison et l'on arrive à la potence en gravissant un escalier de 13 marches. Dans le secteur spécial des condamnés à mort il y a 88 personnes, chacun sait qu'il montera les marches du dernier escalier qui conduit à la mort. Voici des poèmes écrits pendant la nuit de l'exécution de ses amis :

« Encore cette nuit, l'un de nous part à la mort, Remontant du fond du couloir. Comme si un démon le tirait par la main »

« Vous êtes partis en nous disant adieu, Brûle mes yeux, Le rouge de votre ultime cigarette »

« Le couloir nocturne semble continuer à résonner, Adieu amis, je vais avant vous. Votre voix mon ami »

Cette semaine c'est untel qui a été exécuté, de qui viendra le tour dans 8 jours ? Cette pensée préoccupe tout le monde. Le vide est profond une fois que le calme envahit les cellules après l'adieu.

Les toussotements des prisonniers résonnent d'autant plus tristement. Ce poème a probablement été écrit par une nuit semblable :

« La nuit tombe comme une accumulation de chuchotements, J'ai l'impression d'entendre, sous mon lit, Un tumulte qui vient de l'axe de la terre »

Le soir d'une exécution, les condamnés du « 5ème bâtiment » passent une nuit torturante et il faut recommencer une nouvelle semaine d'incertitude. Chaque jour est précieux. Et le jeudi vient, les nerfs de chacun sont aiguisés, tendus vers les pas du gardien : « De qui est-ce le tour ? » Les images de ses enfants, sa femme, de ses parents apparaissent devant les yeux. « Ils vont tant s'affliger ». Chacun est pénétré de pensées accablantes, puis se détache petit à petit de la vie. Du fond de la résignation surgit tout d'un coup une indignation envers l'injustice. Pourquoi dois-je mourir pour eux? Cette indignation brûlante aussi doit se cabrer petit à petit pour aller vers une résignation de plus en plus profonde. Cela se répète quotidiennement. Dans cette ambiance trois prisonniers deviennent fous et un réussit à se suicider.

Le Général Okada

Après ces incidents, le système de cellule est transformé en une cohabitation de deux personnes dans une pièce de trois tatamis (moins de 6 mètres carrés). Jeune, M. Narazaki partage sa chambre avec le Général Okada qui, surnommé « père du Sugamo », est respecté par tous les prisonniers. Le jour de leur condamnation M. Narazaki et ses amis, complètement démoralisés, avaient pu s'entretenir avec Okada. Celui-ci leur avait dit :

« Il ne faut pas abandonner l'espoir, vous surtout. Il faut continuer à chercher l'occasion de faire réexaminer la vérité. Ce n'est pas encore désespéré. Pour saisir cette chance, il faut maintenir en bon état le corps et l'esprit. La plupart des hommes de ce bâtiment ne font rien et disent qu'ils sont résignés. Mais ce n'est pas la véritable résignation ». Car la résignation « akiramé » signifie, selon la pensée bouddhiste d'Okada, un état d'esprit qui s'est stabilisé et apaisé en approchant de la vérité existentielle. Pour y parvenir, il faut avancer dans la voie d'une perspicacité qui nécessite la force du corps et de l'esprit.

Contrairement aux supérieurs de M. Narazaki, le général Okada, profondément bouddhiste, avait pris sur lui-même toutes les fautes commises par ses hommes. Lors du premier entretien avec son avocat, il avait déclaré :

« Je suis Okada, ancien général, commandant en chef du quartier général de l'Est. Les soldats accusés qui étaient sous ma direction ont tous agi conformément à mes ordres. Donc, toute la responsabilité repose sur moi. Je n'attache aucune importance au jugement que peut porter le tribunal de guerre contre un chef de l'armée vaincue. C'est pourquoi je n'ai pas besoin d'un avocat qui me défende contre les accusations ». Vivant avec lui dans l'espace réduit d'une cellule, le jeune M. Narazaki est fortement influencé par Okada. Celui-ci passe la plupart de ses journées en zazen devant le mur de sa cellule, récitant par moments un soutra bouddhiste. Entendu ainsi, le bouddhisme est à mi-chemin entre la religion et la philosophie. Il ne s'agit pas de se reposer sur un Dieu, ou d'invoquer un pouvoir divin, mais de se prendre en charge en tentant de clarifier son existence dans l'univers. M. Narazaki s'initie lui aussi au zazen et les deux prisonniers passent la plupart du temps assis en zazen. Mais en restant assis toute la journée la santé risque de s'altérer, ils entrecoupent donc les périodes de zazen d'une gymnastique simple dans l'espace étroit de la cellule. Les prisonniers peuvent sortir à l'extérieur un quart d'heure chaque jour et l'air du dehors leur est précieux.

Les lettres permises sont limitées à 150 caractères. M. Narazaki trouve une consolation à concentrer sa pensée en mots limités. La forme du haïku, poème composé de 17 syllabes, est un moule qui condense ses sentiments et ses pensées. Il écrit un jour d'angoisse :

« Tout d'un coup avec le froid de l'hiver traversa mon esprit, L'impression d'être traîné dans le couloir de pierre Qui mène au lieu de l'exécution »

Et aussi en pensant à sa femme :

« Mon amour s'était réalisé dans un bonheur, En laissant seule ma femme. Comment pourrais-je mourir ! »

Les jours apparemment monotones de la prison passent avec des pensées et sentiments divers qui décrivent dans l'esprit des courbes complexes. M. Narazaki passe ce temps suspendu entre la vie et la mort en persévérant avec Okada dans la pratique du « zazen ».

La mort du Général Okada

Après sept mois de vie en commun, le général Okada sera exécuté. Voici le passage de journal de M. Narazaki :

« Le 15 septembre. Ce soir j'ai eu un pressentiment. Les gardiens remplacés à 6 heures sont plus calmes que d'habitude. Un officier, surnommé « l'exécuteur des pendaisons » va et vient dans le couloir avec une petite carte en main sans avoir de travail particulier. Qui est-ce, ce soir ? ». J'ai une mauvaise intuition. Cette nuit, avant de me coucher à 9 heures en récitant le soutra, je n'entends aucun des toussotements qui d'habitude viennent des autres cellules. De qui est-ce le tour ce soir ? Je me mets au lit avec inquiétude. Peu après 9 heures, j'entends le bruit métallique de la porte d'entrée du bâtiment, puis les bruits de pas de plusieurs personnes qui se rapprochent de plus en plus. S'ils dépassent notre cellule, nous serons saufs, mais personne ne peut être optimiste car il arrive parfois qu'ils reviennent en se trompant de cellule. Les bruits des pas se sont arrêtés ce soir juste devant notre porte. Et on appelle avec un accent américain : « Okada. Okada ».

Avant de se coucher, le Général s'est assis comme d'habitude quelques minutes en zazen. Il s'est endormi tout de suite et ne se réveille pas. J'appelle alors : « Monsieur Okada ». Alors il se réveille immédiatement et en apercevant les gardiens devant la porte, il dit d'une voix calme : « Juste un instant, s'il vous plaît ». Il se lève

tranquillement et commence à s'essuyer le corps avec une serviette pour se purifier, puis il se rince la bouche. Il prend un chapelet dans ses mains et me dit :

« Bien, j'ai accompli ce que je devais. Je n'ai aucun regret. Vous, les jeunes, vous n'avez pas besoin de venir là où je vais. Tu dois persévérer en te concentrant sur le principe juste ».

Il me caresse la tête deux ou trois fois. Tous ces gestes sont courants et naturels comme s'il n'y avait rien de particulier. Puis il récite à une haute voix un passage de soutra avant d'aller vers le lieu de l'exécution. Le bruit sec de ses semelles de bois résonne à mes oreilles. Je récite moi aussi le soutra et j'entends des voix qui surgissent de toutes les cellules en signe d'adieux à notre maître ».

Ce soir là M. Narazaki écrit :

«A l'heure où tout le monde dort profondément, Monte dans le ciel de Sugamo Une âme d'homme ».

«A neuf heures du soir, chaque semaine, Se renouvelle la vie Pour chacun de nous ».

Il écrit dans son journal :

« Mon maître était un homme si magnifique. Je dois lui succéder afin d'accéder à la voie du Bouddha en recherchant la vérité universelle. En persévérant profondément dans le principe de la vérité en soutra, et en croyant au miracle, je dois investir ma vie pour comprendre ce qu'est une illumination qui brille entre la vie et la mort ». Il continue dans son journal le lendemain :

« Le Maître n'était aucunement troublé au moment où il a été appelé pour son exécution. Il a dit simplement: « Bien, j'ai accompli ce que je devais ». Il est allé mourir tranquillement en récitant le soutra comme tous les jours. C'est cet esprit immuable que je dois moi aussi acquérir. Avant de disparaître vers le lieu de l'exécution, il a caressé ma tête, à moi qui ai aujourd'hui 25 ans. La reconnaissance, l'amour et l'esprit immuable seront mon énergie vitale jusqu'à la fin ».

La persévérance

M. Narazaki se décide à persévérer dans l'exigence d'un nouveau jugement car il faut faire reconnaître la vérité, et aussi faire reconnaître que le tribunal de guerre est un jugement de force des vainqueurs qui est fortement coloré par l'esprit de vengeance. Pour donner de l'ampleur à sa démarche, il est indispensable de prendre contact avec ceux des autres bâtiments de la prison. Il fait une tentative audacieuse et dangereuse. Les condamnés à mort reçoivent chaque jour un papier toilette de 40 à 50 cm de long. Chaque jour, il le déchire en fines lamelles qu'il tortille en fils. Il écrit avec un crayon en caractères minuscules sur l'injustice du tribunal. Les jours où il n'y a pas trop de vent, il fait tomber ces fils dans le jardin intérieur de la prison par les grilles de la fenêtre car les prisonniers de l'autre bâtiment qui, une fois par semaine, viennent nettoyer le jardin, doivent en principe sortir assez vite de prison. Il faut communiquer avec l'extérieur par leur intermédiaire. Mais c'est une tentative à haut risque car si, au lieu des prisonniers, ce sont les gardiens américains qui ramassent les messages, l'exécution risque d'être avancée, puisque toutes les communications avec l'extérieur sont strictement contrôlées. M. Nazaki continue sans relâche d'envoyer des messages. Les moineaux les ramassent souvent mais il continue chaque jour la tentative. Ce travail lui a été inspiré par l'encouragement du Général Okada. Sa vie en prison tourne autour d'activités répétées : le zazen, l'écriture de son journal et de poèmes, la gymnastique et l'écriture sur le papier toilette. Le temps passe dans le cadre apparent d'une vie monotone, mais sa conscience est traversée quotidiennement par les fils de l'espérance éphémère de la vie et de l'impression plus certaine de la mort.

C'est en 1950 qu'arrive le miracle : « Le capitaine m'a appelé à travers les grilles. En me retournant, j'aperçois son visage souriant. Il appelle l'interprète Mori qui me dit : « La sentence de mort a été commuée en perpétuité. Vous allez dans l'autre bâtiment. Il vous faut préparer en 5 minutes ». J'ai entendu sa voix en maîtrisant ma joie explosive. Je n'ai que mes cahiers et une couverture à emporter... J'ai salué tout le monde dans le 5ème bâtiment avec un sentiment mêlé de joie et de regret de les laisser. Mon ami Tôji m'a serré les mains avec des larmes aux yeux. Je lui ai promis de faire des démarches pour la commutation de sa peine. Je lui ai serré les mains avec un sentiment complexe car c'était peut-être la dernière fois que je le voyais vivant. Je n'ai pas pu sortir un mot. Je voulais envoyer un télégramme pour informer le plus tôt possible ma famille de cette bonne nouvelle. Le jour passa sans que je puisse saisir l'ordre des choses. Je n'ai pas pu dormir une seconde... ».

Ce miracle s'est produit d'une part en raison de l'assiduité de son écriture sur « papier toilette » qui a suscité un réexamen de sa situation sur dossier et, d'autre part, à la suite du changement de la politique des américains en Extrême-Orient. Le 25 juin 1950 éclate la guerre de Corée. Les U.S.A. changent alors de politique. Le Japon cesse de faire figure d'ancien ennemi, car il faut qu'il serve de base stratégique principale en Asie de l'Est. Cette situation a une incidence directe sur la prison de Sugamo où, en raison des particularités du tribunal de guerre local, un nombre important des condamnés à mort ne l'auraient pas été s'ils avaient été jugés par un tribunal plus juste.

M. Narazaki restera encore 7 années dans cette prison. Il ne sortira qu'en 1957, après dix ans d'emprisonnement.

Après la prison

M. Narazaki a 35 ans lorsqu'il est libéré. La joie de ses proches est complète. Mais il ne trouve pas immédiatement de travail. Au bout de quelques temps, au cours d'un entraînement au dojo de la Chambre des Députés, T. Yamazaki, secrétaire général, trouve admirable le kendo de M. Narazaki. Il lui fait offrir un poste d'employé à la Chambre mais son travail réel est celui de professeur de kendo.

En effet, le kendo, après plusieurs années de restriction, revit avec un système renouvelé. Le Butoku-kai est dissout et un nouveau système de grades a été instauré. Plusieurs cadets de M. Narazaki à l'Université de Koshukikan l'ont dépassé et sont déjà devenus 6ème dan. Pour rattraper son retard en kendo, M. Narazaki s'acharne à l'entraînement. Son épouse décrit se rappelant cette période :

«Je lui ai quelquefois demandé de rester à la maison pour passer un moment ensemble, mais il ne rentrait que le soir tard avec des habits d'entraînement alourdis de sueur. Le dimanche, il partait tôt le matin pour s'entraîner dans différents dojos et ne rentrait que le soir ».

A cette époque, on ne pouvait pas encore s'entraîner comme aujourd'hui parce qu'il n'y avait pas encore beaucoup de dojos. Il lui fallait un temps considérable en transport pour aller d'un dojo à l'autre.

Bientôt un excellent ami de kendo de M. Narazaki lui demande d'entrer dans l'entreprise de construction qu'il dirige et qui est située à Saitama. M. Narazaki finit par accepter cette offre d'un travail important. Il est aujourd'hui sous-directeur de cette entreprise. Saitama est un département voisin de Tokyo et le kendo y est populaire depuis l'époque Edo.

Au fur et à mesure que le Japon se rétablit des blessures de la guerre, le kendo commence à se réactiver. Parallèlement à son travail, M. Narazaki persévère dans son entraînement de kendo. Il fréquente les différents dojos de Saitama et va chaque

dimanche au Noma-dojo de Tokyo où se rassemblent les plus grands maîtres de l'époque.

Sutémi no « men »

En 1972, lors de la victoire qu'il remporte au tournoi de Meiji-mura, son attaque au «men» est qualifiée de « sutémi-no men », c'est-à-dire attaque au « men » cri se détachant du souci de sa sauvegarde. L'expression « sutémi » est parfois utilisée pour désigner une attitude téméraire, mais dans ce cas précis, elle désigne le fait de s'investir totalement dans un moment décisif, en abandonnant toute pensée personnelle. Avant de lancer l'attaque, M. Narazaki fait monter la tension entre lui et son adversaire en accumulant les potentialités d'attaque, puis attend jusqu' à ce qu'une défaillance se présente chez son adversaire. Lorsque celle-ci se produit, il s'investit totalement. Pendant le temps d'échange préalable, il attend jusqu'à ce que l'occasion soit construite, il ne lance aucune autre attaque légère.

« Quelque soit le niveau d'un adepte, il y a toujours une chance » dit M. Narazaki. Cela veut dire qu'en accumulant la tension et en repoussant l'adversaire par le « ki », celui-ci montrera à un moment donné une défaillance. L'important est attendre jusqu'à ce moment. Mais il ne faut laisser aucune raideur apparaître pendant cette attente. Voici quelques points importants que M. Narazaki indique :

- Il faut prendre le centre en combat, mais si vous appuyez fort d'un côté, l'adversaire pourra prendre votre centre par l'autre côté .Il ne faut pas confondre le fait d'appuyer sur le shinaï de l'autre avec la prise du centre.

Il précise aussi qu'il faut, en kendo :

- Regarder l'adversaire comme si on regardait une montagne lointaine. Lorsque l'adversaire mène son combat à distance proche, « chika-ma », si vous le situez mentalement au loin, comme si vous le voyez effectivement au loin, vous pourrez continuer à mener le combat comme si la distance était habituelle.
- Il faut regarder l'adversaire sans préjugé. Quel que soit son niveau, il faut chasser de votre esprit toute considération sur son niveau, sa technique favorite, etc. Pensez au poème du moine zen Dogen :

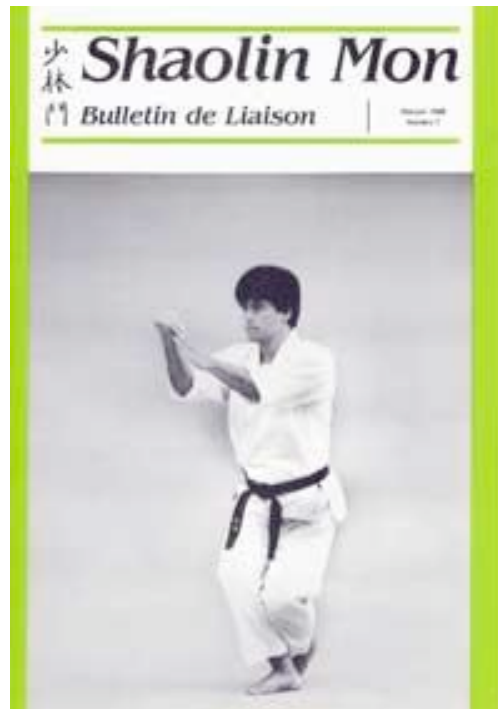
« Nombreux sont les gens Qui passent sur le pont de Gojô, Vois-les, chacun tel qu'il est ».

Ce poème condense peut-être une des idées directrices de sa vie. Je pense que, s'il y a un secret dans le « men de Narazaki », celui-ci ne doit pas être cherché dans le détail technique mais dans son état d'esprit qui est inséparable de l'expérience par laquelle a été forgée sa jeunesse. C'est pourquoi, dans cet article, j'ai peut-être un peu trop, insisté sur son expérience personnelle.

« Le sabre n'existe pas en-dehors de l'esprit ». Le kendo de M. Narazaki n'en est-il pas un exemple contemporain ? Pour les kendokas européens, c'est une opportunité exceptionnelle que d'avoir la possibilité de suivre son enseignement à l'occasion d'un stage. Maître Narazaki donnera cet été juste après le nôtre, à Autrans, un stage d'une semaine pour les kendokas de 4ème dan et plus. Avec mes amis kendokas, je remercie Salvatore Casule qui a pris en charge, avec son efficacité habituelle, l'organisation de ce stage.

[Document d'archive écrit en septembre 1990 par Kenji Tokitsu - publié dans Bulletin de liaison Shaolin-mon n°10](#)

Les nœuds du bambou dans le cours de la vie (1988)



Bulletin de liaison Shaolin-mon n°7

Je regrette d'avoir quelque peu perturbé l'organisation de l'école, stages, cours, etc. en raison d'un accident. J'ai eu une rupture du tendon d'Achille dont le médecin juge la guérison en très bonne voie.

Cet accident m'est advenu au cours d'un entraînement de kendo, et non dans la pratique du Shaolin-mon. J'avais été invité à donner une conférence sur l'histoire du kendo au Japon pendant le stage de kendo destiné aux professeurs de cette discipline en France. Ayant commencé depuis trois mois la pratique du kendo avec quelques-uns de mes élèves, j'ai profité de cette occasion pour des rencontres pratiques avec les adeptes de cette discipline; c'est alors que s'est produit l'accident.

Le kendo est pour moi le noyau central du budo. Je me suis écarté de cette discipline pendant mon adolescence, car je jugeais que sa forme ne correspondait pas à l'aspect pratique que je sentais nécessaire dans l'art martial. J'attendais en effet de celui-ci une efficacité dans la société où je vivais ; c'est pourquoi j'ai choisi le karaté. J'avais alors 15 ans.

A l'âge de 40 ans, j'ai été ému de constater que, pour des raisons différentes, je retrouverais le désir de mon enfance de pratiquer le kendo.

Bien que l'idée du sabre japonais ait nourri ma pratique des arts martiaux, cette idée n'était pas celle du kendo moderne, mais celle du sabre des adeptes de l'époque des samourais. En créant le Shaolin-mon, mon objectif était et est toujours de donner à notre pratique, sous une forme moderne, le contenu du sabre japonais d'autrefois et de la

porter à son niveau. La modernité se définissait pour moi par l'état d'une personne à main nue. C'est d'ailleurs la définition originelle du karaté.

J'avais donc une attitude critique vis-à-vis du kendo moderne, au point de vue de la technique comme de l'esprit. Mais je me suis dit : à partir de mes 25 ans de pratique du budo, je dois pouvoir constater et prouver les mérites et démérites du kendo moderne, ainsi que l'authenticité de ma pratique et la justesse de mes idées. Je pense que si la pratique est véritablement celle du budo, il n'y a pas de cloisonnement, et donc ce que j'ai acquis en karaté doit être transposable en kendo, ou dans une autre discipline, après un apprentissage de base de ce qui fait la spécificité de la discipline. Car le budo est une voie pluridimensionnelle qui doit nous permettre d'élargir, en profondeur, nos capacités. J'ai senti, après mes 40 ans, que j'étais à une étape où je pouvais pénétrer ce domaine, sans compromettre ma pratique centrale ni mon enseignement.

J'ai pour professeur M. Hamot qui est un des trois 6ème Dan français de kendo. Je cite son grade car, à l'inverse des grades de karaté, les grades de kendo signifient quelque chose, avec toutefois certains problèmes que j'aurai l'occasion d'expliquer plus tard. Une fois par semaine il me donnait un cours particulier dans mon dojo, et je répétais ce que j'avais acquis avec quelques-uns de mes élèves. Au bout de trois mois de cette expérience, j'ai donc eu l'occasion de m'exercer avec des adeptes qui avaient 10 à 15 ans d'expérience du kendo. J'ai pu alors vérifier certaines hypothèses que j'avais faites auparavant. Je m'étais fixé de pratiquer un kendo conforme au style contemporain, à l'égard duquel j'avais toujours été critique, car je pensais que si j'entrais dans le domaine du kendo, je n'avais pas le droit de porter des critiques sans en accepter les règles. Or, mon accident est survenu à un moment où je me suis élancé avec une très grande portée d'attaque, technique que l'on préconise dans le kendo moderne. C'est au cours d'un essai de l'une des techniques à grande portée que j'ai provoqué une surcharge qui a causé la rupture du tendon. Cette technique est similaire, dans le type d'effort qu'elle demande, à certaines techniques modernes de karaté que j'ai éliminées de mon école. En kendo moderne, je constate que ce type de technique se développe, en raison de l'importance prise par la compétition.

Les ruptures du tendon d'Achille sont un des accidents fréquents du kendo moderne. J'ai pensé après mon accident : « Vue l'intensité de l'entraînement des samouraï, combien ces accidents auraient été fréquents si leur type d'entraînement avait été celui d'aujourd'hui. ». Mais je n'en trouve pas trace dans les documents d'époque et mon hypothèse est que la façon de pratiquer était très différente.

Il y a selon moi une autre cause à cet accident. Je vais avoir 41 ans cette année et, au Japon, on pense que l'âge de 42 ans, appelé dans la tradition « *l'âge du grand néfaste* », correspond à un moment crucial dans la vie d'un homme, comparable à un des nœuds du bambou. Autour de cet âge surgissent souvent des problèmes plus ou moins graves. En effet, cet âge correspond à un changement qualitatif du corps. On dit aussi que, selon la manière de franchir ce passage, les hommes entrent dans une nouvelle phase de la vie, qui peut être positive et entraîner un changement important dans leur façon de vivre. Dans les arts martiaux, on dit que si un adepte qui a traversé plusieurs phases de la vie en persévérant dans la voie ne parvient pas, à l'âge de 50 ans, à une grande capacité intuitive ni à une efficacité d'une nouvelle qualité, son art est de la camelote. Je repense à cette tradition tout en persévérant modestement dans ma voie, en m'acheminant vers les montagnes que j'aurai à franchir pour mes cinquante ans. Ce qui me paraît important c'est qu'il faut accepter de vieillir, de changer au fil des années et, si au lieu de se crispier sur sa jeunesse passée, on laisse ce changement imprégner profondément son corps et son esprit, en étant profondément ce qu'on est, c'est de là que jaillit l'efficacité, et que l'on est le mieux dans la puissance de son âge.

En guise de complément au manuel, j'indiquerai ce que j'ai acquis pendant cette période de repliement sur moi-même où je me soignais.

Lorsqu'on fait le suishu, il convient de chercher à annuler ou effacer la force de l'autre au lieu de l'écraser ou de bloquer sa force. Il faut également avoir cette attitude pour faire face à une attaque de l'adversaire. Voilà une anecdote qui rendra cette indication plus concrète.

Un maître tenait un oiseau sur la paume de sa main ouverte et l'oiseau n'arrivait pas à s'envoler. « Pour s'envoler, un oiseau a besoin de prendre un appui avec ses pattes. Chaque fois que cet oiseau tente de quitter ma main, j'absorbe la force de ses pattes. Et voici qu'il ne s'envole pas », dit le maître, et il laissa partir l'oiseau.

[Document d'archive écrit en 1988 par Kenji Tokitsu - publié dans Bulletin de liaison Shaolin-mon n°7](#)

La cristallisation (1990)



Kenji TOKITSU

Cela fait bientôt 19 ans que je vis en France. J'ai vécu passionnément mes premières années de vie parisienne à travers l'obscurité de mon incompréhension du français qui résonnait pour moi comme un langage d'oiseaux. Comprenant mal, j'embellissais la vie parisienne, et crus pendant longtemps les conversations qui m'échappaient profondes et intelligentes.

Je suis allé durant trois mois à l'Alliance Française, mais j'ai dû renoncer faute de temps, car je « travaillais » environ 8 heures par jour au karaté. Chaque soir, j'étais épuisé et je n'avais le temps ni de préparer les cours de Français, ni d'y aller. J'ai décidé de persévérer uniquement en karaté et je me suis inscrit à l'université pour avoir la carte d'étudiant dans le seul but de manger au restau-U (restaurant universitaire). Je consommait deux plateaux à chaque repas, et mes amis disaient au deuxième: « Comment peux-tu reprendre des choses aussi dégueulasses ! ». Parfois quand je n'avais pas le temps d'aller jusqu'au restau-U, j'achetais une baguette et 500 à 750 g de viande hachée de cheval pour les manger à la terrasse d'un café. J'avais toujours faim. Un jour avec mon professeur de l'époque et ses élèves, nous sommes allés dans un restaurant japonais où on pouvait manger autant de riz qu'on voulait. J'ai mangé 12 bols du riz et j'avais encore faim, mais j'ai arrêté de commander du riz eu regardant la tête du serveur. A cette époque mon plus grand réconfort était d'aller dans un restaurant populaire de la rue Mouffetard après le cours du soir qui terminait à 9h30. Seul, j'y mangeais et apprenais le goût du vin, cela me réconfortait, mais l'ambiance gaie de la rue Mouffetard me rendait un peu mélancolique. Je traînais mes jambes alourdies comme du plomb jusqu'à ma petite chambre du 6ème étage derrière le Panthéon ; en montant je devais m'arrêter plusieurs fois eu m'appuyant sur la rampe. Quelque fois j'allais à la cinémathèque de la rue d'Ulm qui se trouvait à mi-chemin entre la rue Mouffetard et

chez moi, le droit d'entrer était d'environ 2 francs. J'y m'endormais souvent. Mais parfois je savourais le plaisir de voir des films japonais dont j'étais probablement le seul dans la salle à comprendre vraiment le sens. C'est peut-être aussi cette opacité qui embellit l'image du Japon pour les Français.

A la maison, j'étudiais d'habitude un peu de français avant de m'endormir, mais souvent mes paupières se baissaient malgré moi. A cette époque j'ai eu comme professeur un élève de karaté, cynique et intelligent. Il était gentil avec moi, ce qui étonnait les autres karatékas car personne n'était autorisé à venir chez lui et il maintenait une distance infranchissable avec tous, excepté avec moi. Il me disait ouvertement: « C'est parce que tous les karatékas sont des imbéciles ». En regardant mon texte de l'Alliance Française, il a dit avec sort sourire cynique :

« Tiens, la France est le plus beau pays du monde et les Français sont tous gentils... Tout va bien à Paris. Ah, là, là... quelle connerie ! »

En fermant bruyamment le texte, il m'a dit :

« Etudier la belle langue française avec un texte, aussi con ! ».

Je lui demandais ce que je devais faire.

Finalement il m'a proposé de m'enseigner le français avec le texte qu'il étudiait à cette époque, c'était « De l'Amour » de Stendhal.

J'ai aussitôt acheté ce livre et nous avons commencé à le lire. Mais comme cela m'a semblé difficile ! J'ai mis des jours pour lire une seule page et ce livre me paraissait interminable, quand bien même je l'aurais étudié toute ma vie. Mais mon professeur était patient, il causait et causait, même si je ne le comprenais pas, il avait une belle voix en lisant les phrases, il me semblait quelquefois qu'il prenait à sa lecture le même plaisir qu'un chanteur à son chant. Il m'a appris le son « r » très difficile pour les Japonais en imitant le bruit d'un moteur de voiture.

C'est pourquoi, pour moi qui ai débuté dans la vie française avec passion, « De l'Amour » est une œuvre inoubliable.

Tous ces souvenirs me sont revenus en expliquant la manière de concevoir le kata que j'enseignais à mes élèves lors du stage du 1er et 5 novembre. J'ai dû passer beaucoup de temps pour avancer de quelques lignes. Quelle joie lorsque je parvins à déchiffrer le sens des phrases et à en dégager une belle image donnée par Stendhal, l'image de la cristallisation.

Voici le passage :

« Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif ».

J'ai emprunté cette image non pour parler de l'amour, mais pour expliquer le kata. Pour qu'une cristallisation se produise, il faut un rameau. Le kata que j'ai introduit à cette occasion était en quelque sorte un rameau qui permet à chacun d'y attacher, par son effort, une belle cristallisation. S'il n'y a pas de rameau, il n'y a pas de cristallisation. Même s'il y a un rameau, il n'y aura de cristallisation que si on descend en profondeur dans la mine. Descendre en profondeur figure notre propre travail et le niveau de progression que nous atteignons. Avoir un rameau signifie apprendre le kata, support concret auquel nous attachons une magnifique cristallisation.

Ce kata doit être compris comme un rameau, c'est-à-dire l'armature d'une cristallisation. Il vous faut y ajouter les techniques gestuelles qui le font briller. Si elles sont riches, le

kata brillera comme des diamants, autrement le rameau restera simplement effeuillé par l'hiver.

Jusqu'ici les kata que j'ai introduit pour mon école étaient tous repris aussi fidèlement que possible de l'enseignement traditionnel. Ce kata est le seul qui comporte une partie de création ; j'ai emprunté sa structure globale à un kata traditionnel du Xing yi quan dans lequel j'ai versé des éléments de taiji quan, le mouvement particulier du sabre classique et bien entendu des éléments du karaté. J'ai appris ce kata au cours de mon étude du Xing yi quan et, en exerçant ce kata dans la tension vers l'efficacité qui est la mienne, il s'est modifié peu à peu en moi dont la formation et l'expérience diffèrent de celles des maîtres de xinyi quan. C'est pourquoi je ne peux l'appeler autrement que le kata de l'école shaolin-mon.

Remontant du rameau à l'arbre, je voudrais aussi communiquer quelques indications de sensations sur lesquelles vous appuyer pour l'approfondissement des techniques. Généralement on confond l'apprentissage du karaté avec l'apprentissage de gestes et de mouvements techniques spécifiques. Par exemple pour effectuer les coups de poing et de pied, il faut bouger et lancer le poing ou le pied d'une façon particulière pour chacune des techniques... En apprenant ces gestes et en remuant les membres de différentes manières, on croit avoir appris les techniques. Nous le constatons souvent lorsqu'une personne qui a pratiqué quelques années le karaté vient suivre le cours. Elle remue ses membres pour réaliser notre technique. A savoir, pour effectuer un tsuki, elle lance violemment son poing en fixant rigidement son corps avec une certaine rotation des hanches. Si vous regardez bien vous pouvez percevoir que le mouvement de frappe est constitué quasi exclusivement par les membres supérieurs et que le bas du corps sert à assurer la stabilité au détriment de la mobilité. Vous comprendrez donc que pour obtenir une puissance de frappe avec ce geste il faut de la force dans les bras et les épaules. Pour augmenter l'efficacité de la frappe en karaté, on insiste sur la rotation des hanches en fixant solidement le bas du corps. Cette démarche ne me semble pas permettre d'aller loin. Même si vous remuez une branche d'un arbre, les autres branches ne bougeront pas beaucoup et la plupart resteront immobiles_ à fortiori le tronc. Tandis que si vous parvenez à remuer le tronc d'un arbre, toutes les branches seront secouées. Si, en effectuant une technique, votre mouvement provient du centre de votre corps, même si vous ne remuez pas les membres, la force sera transmise jusqu'au bout. Seulement la contraction du corps empêche souvent cette transmission de force jusqu'à l'extrémité d'un membre. Si nous avons acquis suffisamment de maîtrise (le corps pour être assez détendu pour canaliser la force centrale jusqu'au bout du bras, nous pouvons effectuer un coup de poing à distance courte. Essayer une technique à distance réduite, sans avoir acquis cette disposition, c'est comme essayer de planter un clou dans le sable. Ce geste sera sans consistance et les efforts vont se perdre. En me rappelant la période où « De l'Amour » de Stendhal m'a initié à la langue française, je vous communique ces quelques réflexions sur la technique et sur un kata.

[Document d'archive écrit en septembre 1990 par Kenji Tokitsu - publié dans Bulletin de liaison Shaolin-mon n°10](#)

Précisions sur le système de grades (1990)



K. Tokitsu en exercice

En ce qui concerne le système des grades de l'Ecole Shaolin-mon, j'ai commencé par appliquer un système en 5 grades, car ce système était autrefois pratiqué avant le système des 10 grades et correspond mieux aux étapes de la progression en karaté. A l'occasion de l'entrée à la F.F.A.B., pour éviter trop de décalage entre les grades de l'Ecole shaolin-mon et ceux des autres disciplines, j'ai décidé de passer à un système en 10 grades. Ce système sera inspiré des grades du kendo dont actuellement les bases sont les plus solides, plutôt que de ceux du karaté. La raison principale en est qu'en karaté et en judo, l'idée est établie qu'à partir de 40 ou 50 ans, on devient moins bon, donc les hauts grades sont, dans la plupart des cas, honorifiques. En kendo, par contre, on dit que le vrai kendo commence à partir de 50 ans, avant, c'est l'acquisition de la base et, de fait, de nombreux adeptes de plus de 70 ans pratiquent avec une efficacité de très haut niveau. Pour établir un système de grades, la perspective du kendo est donc plus proche de la nôtre. En karaté, comme vous le savez bien, la grande majorité des personnes renoncent à avancer dans la pratique du combat à partir d'un certain âge, les critères de jugement pour les personnes âgées deviennent de plus en plus ambigus et fictifs. A mon sens, deux raisons font qu'il est impossible de continuer longtemps la pratique du combat : d'une part le manque d'exercice interne, d'autre part le manque d'élaboration des entraînements de combat et de leur mode d'appréciation. Pour combler ces manques, nous avons trouvé des compléments dans le taiji et dans d'autres arts martiaux. Pour nous, la continuité de l'art tout au long de la vie est importante, et une grande partie de notre pratique ne trouve pas place dans le système du karaté. L'histoire du karaté témoigne de la difficulté d'établir un système pour les grades élevés. En 1970 a eu lieu, au Japon, le premier championnat du monde de karaté, et, en vue de celui-ci, les grades ont été ajustés en généralisant un système à 10 grades, afin de faciliter l'accord entre les différents écoles. Par exemple, Me Shozan Kubota, sous la direction de qui j'ai travaillé, était resté dans le système à 5 grades de l'avant-guerre, il reçut un jour par courrier une attestation de 5ème dan, le plus haut grade à l'époque. Les

dirigeants de la fédération qui étaient ses contemporains et connaissaient ses qualités ne pouvaient pas s'octroyer de grade sans lui attribuer au moins l'équivalent. Malgré les précautions prises, la transformation des grades dans ce nouveau système a fait des mécontents.

En fait, en karaté, le changement qualitatif ne se mesure pas après le 5ème dan avec des critères convaincants. Pour Me Shozan Kubota (*) le 5ème dan est le grade le plus élevé que l'on puisse conférer à quelqu'un. Ceci ne veut pas dire qu'attendre le 5ème dan soit le niveau ultime, mais que ce grade indique que la transmission générale de l'enseignement d'une école a été complètement effectuée. Un 5ème dan de son école est libre de continuer son chemin en élaborant davantage son art et en devenant maître de sa propre école. C'est dans cet esprit qu'il m'a conféré le 5ème dan en 1983. C'est en accord avec ses principes que j'avais établi un système en 5 dans. Parallèlement, le défunt Me Guima 10ème dan de Shotokan m'a conféré le 6ème dan. La pensée du système de ces deux maîtres est différente : pour le premier l'indépendance est acquise à partir du 5ème dan ; pour le second le système s'étend et la maturité, symbolisée par l'âge est un passage obligé pour les grades les plus élevés. Mais dans ce système, plus le grade est élevé, plus fort est le risque qu'il soit honorifique.

Lorsque j'étais au Japon et qu'on parlait de niveau effectif, c'était jusqu'au 6ème dan, et quelque fois jusqu'au 5ème dan. Au-delà, on ne croyait pas à la réalité des grades, attribués le plus souvent à titre honorifique. Quand j'étais étudiant au Japon, j'ai passé le 2ème dan de karaté shotokan après des épreuves dures. J'ai dû combattre successivement, sans interruption, contre 11 personnes. Après avoir réussi cette épreuve, j'étais épuisé et mes deux tibias étaient enflés et couverts de bleus. Le soir, en buvant le saké avec des copains qui me reconfortaient, nous entendons à la radio une chanson qui s'appelait « karaté-do », puis le présentateur annonce que le Directeur de la J.K.A., Me Nahayama, venait de donner à la chanteuse le 5ème dan. J'étais écoeuré. Aujourd'hui, au Japon, la fédération la plus importante (affiliée à W.U.K.O.) organise les examens de passage de grades. Pour les 6ème et 7ème Dan, l'examen comporte l'exécution, devant un jury, de 2 kata, plus l'exécution d'un seul passage d'un des deux kata au choix du candidat, avec une seule application expliquée. Le candidat doit en outre remettre un bref texte, seulement une page, sur la signification générale des kata. Les droits d'inscription à l'examen sont de 700 FF (106 €). Lorsqu'on reçoit officiellement ce diplôme, il est signé de Me Sasagawa, 10ème dan, dont chacun sait qu'il n'a jamais pratiqué le karaté. Qu'en pensez-vous ?

Dans la définition des grades de l'Ecole shaolin-mon, je m'inspire du système du kendo, mais sans le reproduire, en tenant compte des critiques qui lui ont été faites. Il ne faut pas idéaliser le système du kendo, c'est ainsi que Me Sasagawa qui n'a pas plus pratiqué le kendo que le karaté a reçu le titre le plus haut du kendo, celui de Hanshi. Il faut donc se garder d'idéaliser ce qui se passe au Japon. Ceux qui ont la naïveté sincère qui était la mienne quand j'ai entendu que la chanteuse japonaise avait eu un 5ème dan de mon école de shotokan, ne doivent pas en être découragés. Aucun système n'est tout à fait fiable et ne doit être idéalisé. Même si l'art est diffusé en s'appuyant sur un système, il ne faut pas confondre les deux. Ce n'est pas l'art qui est en question quand une personne s'efforce d'obtenir un grade en sachant très bien que les critères sur lesquels il est attribué sont douteux, tout autant que les capacités de ceux qui prétendent juger. Et pourtant beaucoup cherchent à se rassurer en obtenant un papier. Actuellement, en France, il est question d'établir un système de grades et de ceintures pour le taiji quan, ce qui n'est pas du tout dans la logique du système chinois. Cela peut paraître comique, mais, en France où tout est centralisé, la capacité en art et le droit d'enseigner sont confondus. Je me demande sur quels critères un jury pourra apprécier la profondeur de la pratique interne du taiji, et aussi comment résister au sommeil

devant les lents kata de tai-ji plus ou moins bien maîtrisées par de nombreux candidats. « Le niveau effectif, on se le donne soi-même, les grades, c'est quelqu'un d'autre qui vous les donne » - disent certains maîtres japonais honnêtes. Cette assertion qui autrefois me semblait juste, ne me satisfait plus. Dans une situation où nous ne pouvons nous fier à aucun système existant, il faut créer le nôtre en essayant de constituer des critères plus fiables et d'être rigoureux, en gardant pour notre propre système le regard critique que nous avons pour celui des autres. La valeur et l'importance des grades que nous attribuerons dépendent de votre conscience, de vos capacités et de la fierté avec laquelle vous les portez. Le détail des critères du système d'attribution des grades sera donné dans d'autres publications.

La liste des gradés de l'Ecole, au moment du passage à la F.F.A.B. sera publiée dans le prochain bulletin.

(*) il ne faut pas confondre Me Kubota avec le maître du même nom, venu à quelques reprises des Etats-Unis, en Italie. Celui-ci est comédien professionnel. Selon Me Tamano, professeur de karaté qui a vécu aux Etats-Unis, c'est là-bas un comédien ordinaire. En jouant l'adepte d'arts martiaux dans des films, le personnage joué a été confondu avec la réalité. L'étonnant est que certaines fédérations du karaté l'aient invité à donner des cours, alors que cette personne n'a jamais eu de formation en arts martiaux. Je ne peux faire autrement que d'y voir une comédie en pensant que des adeptes italiens suivent avec « sérieux » les cours de ce monsieur dont le niveau est certainement inférieur à celui de nombreux participants au stage. Ils se sont bien plus entraînés que ce monsieur qui a étudié seulement les expressions martiales pour improviser son rôle dans des films américains et qui, dit-on, a glorieusement terminé son stage par une vente de gadgets. S'ils n'ont pas pu discerner la qualité de ce « maître », c'est tout à fait symptomatique des problèmes du karaté italien.

[Document d'archive écrit en septembre 1990 par Kenji Tokitsu - publié dans Bulletin de liaison Shaolin-mon n°10](#)